



## RÉCITS VOCATIONNELS D'APPELS AU MINISTÈRE ORDONNÉ

« TU M'AS SÉDUIT  
ET JE ME SUIS LAISSÉ SÉDUIRE ! »

(Jérémie 20, 7)



Mgr François Thibodeau, c.j.m.

---

### Table des matières

- [Présentation](#)
  - « [Son amour s'étend d'âge en âge](#) » - Thibodeau, Mgr François, c.j.m.
  - « [Une compagnie familière](#) » - Dionne, Mgr Gérard
  - « [Dessein merveilleux](#) » - Albert, P. Rino
  - « [Un appel irrésistible](#) » - Bernier, P. Gaëtan
  - « [Quelque chose de pas facile!](#) » - Bossé, P. Benoît
  - « [Un appel... une réponse](#) » - Côté, P. Claude, c.j.m.
  - « [Viens et tu verras!](#) » - Desjardins, Mgr Eymard, P.A.
  - « [Des voies mystérieuses](#) » - Dionne, P. Roger, V.G.
  - « [Va jusqu'au bout!](#) » - Dubé, P. Étienne
  - « [Tout nous parlait de Dieu](#) » - Duchesne, P. Gaston, s.m.
  - « [Une Providence pour les missionnaires!](#) » - Dumont, P. Claude, p.m.é.
  - « [Vécu vers le choix de ma vocation](#) » - Gagnon, P. Narcisse
  - « [Un chemin de bonheur](#) » - Godbout, P. Normand
  - « [Fleurir où on est planté](#) » - Grégoire, P. Léo, i.v.d.
  - « [Ma vocation à la prêtrise](#) » - Lang, Mgr Urbain, P.H.
  - « [Une présence réconfortante](#) » - Levasseur, P. Almer
  - « [Comme un trésor](#) » - Lévesque, P. Guy, p.m.é.
  - « [Tu seras ici à ma place!](#) » - Lévesque, P. Lucien
  - « [Une place à la jeunesse!](#) » - Michaud, P. Bertin
  - « [Il y eut quelqu'un...](#) » - Michaud, P. Claude
  - « [Un rêve indicible](#) » - Nadeau, P. Laurent
  - « [Je viens vers toi, tel que je suis!](#) » - Numbi Phaku Mavambu, P. Joseph, f.d.
  - « [Un bonheur contagieux](#) » - Ouellet, P. Alfred
  - « [Un exploit de Dieu!](#) » - Picard, P. Patrice, p.m.é.
  - « [L'amour est l'essence de toute vocation](#) » - Plourde, P. Armand
  - « [Appelé par mon nom](#) » - Poitras, P. Frédéric
  - « [Un grand secret au-dedans de moi](#) » - Rice, P. William
  - « [Il faut pas mal de sacrifices!](#) » - Sirois, P. Guy, p.m.é.
  - « [Une soif de bonheur](#) » - Thériault, P. Ivan
  - « [Un rêve mystérieux](#) » - Thériault, P. Jacques
  - « [La signature de ma vocation](#) » - Thériault, P. Rino
  - « [Des décisions lumineuses](#) » - Thériault, P. Sylvio
  - « [Heureux d'être prêtre](#) » - Thibodeau, P. Pierre
  - [Conclusion](#)
-

---

## Présentation

Pour une neuvième année consécutive, à l'occasion de la fête de la Pentecôte, je vous fais parvenir une lettre pastorale. Mais cette fois-ci, c'est une lettre pastorale collective. Elle porte à nouveau sur un sujet pastoral prioritaire: l'appel vocationnel. Je souhaite que l'ensemble de notre Église diocésaine puisse approfondir les appels de Dieu au ministère ordonné, à la vie religieuse et au sacrement du mariage. En cette année 2002, j'ai invité les prêtres à me faire connaître leur itinéraire vocationnel. Avec la grâce de Dieu, en l'année 2002, ce sera les témoignages des religieux et des religieuses et, en l'année 2004, des couples chrétiens nous raconteront leur appel au mariage.

La fête de la Pentecôte constitue un événement toujours important pour la vie de l'Église. Comme aux premiers jours des communautés chrétiennes, les disciples de Jésus s'émerveillent encore aujourd'hui devant tout ce que l'Esprit réalise dans notre monde. « Ils se mirent à raconter les merveilles de Dieu », nous rappellent les Actes des Apôtres.

S'il est un verbe dans les Saintes Écritures qui est souvent utilisé, c'est bien le mot « raconter ». De même que le Peuple élu s'est plu à raconter les merveilles de sa libération par Dieu, de même les premières communautés chrétiennes se sont mises rapidement à l'oeuvre: elles ne cessaient de louer le Seigneur. Elles racontaient tout ce qu'il avait fait pour elles. Dès les premières lignes de l'Évangile de saint Jean, l'on voit les premiers disciples appelés et on les entend dire: « Nous avons vu le Messie, nous avons vu le Seigneur. » Et c'est ainsi que grâce à l'Esprit Saint, des disciples s'adjoignent à Jésus et que des communautés se forment peu à peu.

En vous présentant des récits vocationnels de baptisés appelés au ministère ordonné, c'est une invitation pressante que je vous fais, à reconnaître les merveilles que l'Esprit continue de faire chez nous en vue de l'édification du Corps du Christ. Au coeur de chacun des témoignages reçus, nous pouvons saisir la prière du psalmiste: « De toute mon âme, Seigneur, je rendrai grâce en proclamant tes innombrables merveilles; j'exulterai, je fêterai ton nom, Dieu très-haut » (Ps 9, 2-3). En nous voyant si « émerveillés », les gens se mettront eux aussi à remercier pour tous ces dons faits à notre Église. Une prière s'élèvera à nouveau dans nos coeurs: « Toi qui as suscité tant de nombreux et saints prêtres, continue de nous envoyer de bons et nombreux ouvriers à ta moisson. »

Se réaliseront à nouveau les mots de saint Paul aux Éphésiens (4, 15-16): « En vivant selon la vérité et dans la charité, nous grandirons de toutes manières vers Celui qui est la Tête, le Christ. C'est grâce à Lui que les différentes parties du corps sont solidement rassemblés et que le corps entier est bien uni par toutes les jointures dont il est pourvu. Ainsi, lorsque chaque partie agit comme il se doit, le corps entier grandit et se développe dans l'amour. »

De tout coeur je remercie tous les prêtres qui ont participé à la rédaction de cette lettre pastorale en nous livrant leur itinéraire vocationnel. Que ces témoignages soient à la plus grande gloire de Dieu! Que l'Esprit poursuive son merveilleux travail parmi nous! Que se répercutent longtemps ces appels mystérieux et inédits!

---

**Thibodeau, Mgr François, c.j.m.**  
« Son amour s'étend d'âge en âge »

C'est en me référant à ces paroles de la Vierge Marie que j'ai voulu relire l'itinéraire vocationnel que j'ai vécu au long de ma vie. Cet amour de Dieu avait-il été vraiment présent tant auprès de ma famille que de moi en particulier ?

### Au coeur de la pauvreté

J'étais le septième enfant d'une famille de douze. Sans être dans la mendicité, nous n'avions que peu de ressources matérielles. Mon père devait travailler fort pour nourrir tous les siens: travail à la ferme au printemps et à l'été, et travail dans les chantiers aux mois d'hiver; les enfants aussi, selon leur âge et leurs capacités, devaient fournir leur aide. À travers l'affection du foyer, j'ai découvert les premières traces de Dieu. À travers tous ces liens qui nous unissaient les uns aux autres, j'ai pu nommer de plus en plus Jésus. À travers tous ces moments de prières, que ce soit avant les repas, avant le coucher ou encore à l'église, nous vivions dans un grand climat de foi. Après le chapelet récité en famille et à genoux, papa demeurait longtemps en oraison. Maman aussi pouvait passer de longs moments en prière: je la revois encore les bras en

croix. L'amour de Dieu était présent.

## Décès de ma mère

27 juillet 1951: je viens d'avoir douze ans. Maman est à l'hôpital depuis une semaine. Les docteurs ont diagnostiqué la méningite. Ses dernières paroles sont pour demander à mon père s'il consentait à ce que mon frère et moi puissions un jour faire des études pour devenir prêtres. Dans sa grande foi, mon père acquiesce et elle le remercie d'un beau sourire. Comment tout cela pourra-t-il se faire ? 5 août 1951: maman décède à l'âge de 44 ans, laissant en deuil papa et onze enfants, l'une de mes soeurs étant morte en 1948 à l'âge de cinq mois. Selon les habitudes, la dépouille mortelle est exposée à la maison pendant trois jours et trois nuits. Pendant ce temps, le vicaire de la paroisse vient à la maison et sympathise avec nous. Me prenant à part, il m'annonce que j'ai réussi les examens d'entrée qu'il m'avait fait passer quinze jours auparavant. Il m'informe que les autorités de l'Externat Saint-Jean-Eudes et du Petit Séminaire Saint-Coeur-de-Marie sont disposées à m'accueillir pour mes études classiques et qu'il verrait à trouver l'argent nécessaire pour défrayer les coûts de la pension. De fait il ira trouver des bûcherons et leur demandera de couper une corde de bois pour un futur prêtre: je ne saurai jamais les noms de ces bienfaiteurs anonymes mais généreux. Le 9 août 1951, ce sont les funérailles de ma mère; l'église, tout décorée en noir, est bondée de monde. Dans l'après-midi, des amis de la famille viennent demander s'ils pourraient adopter l'un ou l'autre des enfants... Papa les remercie de leur bienveillance et de leur compréhension de la situation, mais il leur dit: « C'est déjà assez qu'ils soient orphelins; il ne faut pas qu'ils soient dispersés. » Papa restera veuf pendant cinq années pour subvenir aux besoins des plus jeunes enfants. À travers ces jours difficiles et tragiques, notre foi à la divine Providence ne s'est jamais démentie. Le décès d'un être aussi cher que maman demeurera une plaie qui ne saurait se cicatriser. Mais l'amour du Seigneur était là. Tout au long de ma vie, la présence de maman se fera sentir: elle me manifestera sa sollicitude à bien des reprises! Elle avait laissé à chacun d'entre nous des valeurs de bonté et de solidarité exceptionnelles.

## Années de collège et de séminaire

5 septembre 1951: premier voyage à Québec. Jour d'entrée au Petit Séminaire Saint-Coeur-de-Marie qui est logé dans les murs de l'Externat Saint-Jean-Eudes et qui accueille des étudiants qui pensent devenir prêtres-eudistes. Moi qui étais habitué aux grands champs, je me retrouvais sur un terrain tout entouré de clôtures de fer, les senteurs de l'usine de pulpe « Anglo-Pulp » empoisonnant l'atmosphère. 3 octobre 1951: c'est la fugue! Avec la complicité de mon compagnon, je me rends à Saint-Odilon. Le Directeur du Petit Séminaire constatant ma disparition, alerte le vicaire de la paroisse. À ma descente de l'autobus, ma famille est là. Papa dont je craignais les propos, dit à voix haute: « Je savais bien que c'était bien trop jeune pour aller au collège! » Mais je crois que Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dont on célébrait sa fête ce jour-là, y fut pour quelque chose. Le vicaire arrive à la maison et me demande si je désirais retourner au collège ou demeurer à la maison. Au long du trajet, j'avais réfléchi aux conséquences de mon geste. Je réponds: « Je retourne demain matin! » Grâce à la bonté de l'assistant-directeur et à celle de mon directeur spirituel, je poursuivrai la route. Les études se déroulent bien; les moments de prière et de réflexion se font nombreux. Les retraites et les recollections permettent de mieux discerner l'appel de Dieu. Son amour est sans cesse présent. Après la retraite des finissants de Rhétorique, animée par un Religieux de Saint-Vincent-de-Paul, le futur Mgr Maurice Couture, je fais ma demande pour entrer chez les Eudistes. Le 7 septembre 1957, à l'âge de 18 ans, c'est pour moi et mes six compagnons « jour de prise de soutane » et début de ma probation comme futur eudiste. Après deux ans de philosophie au Séminaire Sacré-Coeur de Charlesbourg, je suis envoyé « en vie active » à l'Université Saint-Louis d'Edmundston, du mois d'août 1960 à juillet 1961: je n'aurais jamais cru qu'un jour, j'y reviendrais comme cinquième évêque d'Edmundston. En septembre 1961, le supérieur de notre nouveau Séminaire Saint-Jean-Eudes à Limbour, le **Père Fernand Lacroix** m'accueille ainsi que les autres étudiants en théologie. Le premier octobre 1961, je suis incorporé à la Congrégation de Jésus et Marie. Puis viennent la tonsure et les quatre ordres mineurs. Je reçois le sous-diaconat le 3 juin 1964 des mains de Mgr Paul-Émile Charbonneau, le diaconat le 1er novembre 1964 des mains de **Mgr Joseph-Aurèle Plourde** que j'ai connu à Edmundston et qui vient tout juste d'être ordonné évêque. C'est le samedi 8 mai 1965 que **Mgr Plourde** vient m'ordonner prêtre à Saint-Odilon. Sur mes images-souvenir, j'ai fait écrire: « L'amour n'est pas assez aimé; aimons-nous les uns les autres! »

## Merveilleuse mission

Depuis 37 ans, le Seigneur n'a cessé de me manifester son amour. Après avoir été professeur de sciences religieuses à l'Externat Saint-Jean-Eudes, j'ai eu le privilège de suivre pendant trois ans des études à l'École de Service Social de l'Université Laval. En mai 1971, le Cardinal Maurice Roy me demande d'être responsable de la pastorale sociale au Diocèse de Québec. En mai 1986, le Cardinal Louis-Albert Vachon me confie la rédaction de la revue diocésaine « Pastorale-Québec ». En juin 1990, le Père supérieur général des Eudistes, me demande de devenir supérieur provincial des Eudistes d'Amérique du Nord. Le 20 octobre 1993, le Saint-Père me nomme cinquième évêque d'Edmundston. Le 9 janvier 1994, **Mgr Gérard Dionne**, en présence de Mgr Donat Chiasson, archevêque de Moncton, et de **Mgr Fernand Lacroix, c.j.m.**, et de onze autres évêques, me

consacre évêque. Me référant aux Saintes Écritures et au riche héritage spirituel eudiste, je prends pour devise: « *Son amour s'étend d'âge en âge* ».

---

**Dionne, Mgr Gérard**

« *Une compagnie familière* »

Dans mon itinéraire vocationnel, je veux d'abord mentionner l'influence de ma famille. J'eus la chance de grandir dans un milieu catholique que je pourrais dire fervent. L'exemple de mes parents a, sans doute, été déterminant dans le développement de ma vocation. Très jeune, je fus habitué à accompagner mon père à l'église pour la messe quotidienne. Je devins servant à l'autel dès ma septième année. Deux de mes frères entrèrent au séminaire. L'un devint prêtre, l'autre dut quitter pour raisons de santé. Un oncle, prêtre, frère de maman, fut notre bienfaiteur pendant nos études. Un cousin était prêtre-missionnaire. La compagnie de prêtres m'était familière.

Le deuxième facteur de ma vocation a sans doute été l'admiration que j'avais pour le prêtre de Ville-Dégelis, notre curé durant ma jeunesse. Il célébrait de façon à nous faire aimer le service de l'autel et les célébrations liturgiques. Sans jamais faire pression, ni même allusion à la vocation, nous étions comme attirés à vouloir faire ce qu'il faisait.

Des religieuses qui m'enseignaient, ont aussi facilité mon choix futur. Mes prières et les leurs se rejoignaient.

Je fis mes études classiques dans un séminaire pour vocations adultes. Tout était organisé en vue du sacerdoce. Le fondateur vivait encore quand j'arrivai comme étudiant. Il disait souvent: « Il faut être prêtre avant de l'être. » C'était nous inviter à essayer de vivre notre appel comme si déjà on y était arrivé.

Quand on grandit, d'autres avenues se présentent à notre esprit et je fus tenté par la médecine. Mon premier choix demeurait, au fond, la prêtrise, mais le soin des malades m'attirait beaucoup. Quand vint le temps de la décision finale, la première option s'imposa comme la plus normale. Mon directeur spirituel me dit que, si je désirais le sacerdoce, je semblais m'orienter dans la voie de mes aspirations et capacités. Il croyait même que l'idée me reviendrait toujours, si je m'orientais autrement.

Je choisis donc ce qui semblait le plus indiqué. Jamais le moindre regret n'a effleuré mon esprit. J'ai vraiment été heureux dans mon choix de vocation. Je le demeure toujours.

---

**Albert, P. Rino**

« *Dessein mystérieux* »

Il est difficile d'évaluer le cheminement d'une vocation sacerdotale, car l'appel du Seigneur se révèle à travers un dessein mystérieux de Dieu et la réponse humaine à l'appel divin qui se dessine dans des gestes influencés par le caractère de chaque personne, son entourage familial et social, la prise de conscience d'un idéal à réaliser et la constatation des déficiences humaines pour atteindre ce sommet qui, un jour, nous fera dire: « Qu'il nous est bon d'être ici »! (Mt 17, 4) et précédée la veille, d'une autre Parole: « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive ». (Mt 16, 24)

C'est l'étape du renoncement qui a d'abord marqué mon enfance et adolescence, à savoir être orphelin à l'âge de trois ans, à la suite du décès de mon père, âgé de 29 ans et de son frère collégien, âgé de 15 ans, survenus à Baker-Brook, lors de l'incendie d'une maison de ferme.

Notre demeure familiale était située à Saint-Hilaire, à quelques pas de l'église. Durant une dizaine d'années, ma mère a chanté aux messes quotidiennes du curé et m'amenait pour servir la messe du Père Aurèle Godbout. J'ai beaucoup estimé ce prêtre pour sa piété et cette grâce humaine et divine qui l'entourait. Ce service gratuit de ma mère envers sa paroisse m'a édifié, tout comme son comportement chrétien face à son épreuve; ce qui a fait écrire à une tante Religieuse du Saint-Rosaire ce commentaire: « Yvonne, ma belle-soeur, enceinte de sept mois et mère de deux enfants, dont Rino, âgé de trois ans, doit en grande partie, l'éclosion de sa vocation de prêtre à sa généreuse immolation. »

Un autre trait, susceptible aussi d'influencer un jeune à un choix de vocation, quel qu'il soit: l'entourage. Le mien s'est établi fortement pour la vocation sacerdotale. Notre famille, du côté maternel, comptait huit

prêtres, parents au 2e degré avec ma mère et deux du côté paternel, à divers degrés, dont un missionnaire au Bengale, m'attirait à cette vocation. Mon état de santé, provenant du côté maternel, m'a obligé à abandonner ce projet. Considérant que j'ai 80 ans, c'est dire que Dieu me voulait où je suis, sans doute avec une santé fragile mais combien reconnaissant de pouvoir exercer un ministère heureux, parmi les cent résidants et résidentes de la Villa des Jardins à Edmundston.

J'ai exercé mon ministère de pasteur dans les paroisses Saint-Georges de Grand-Sault (1959-1971), Saint-Basile (1971-1989), Notre-Dame-du-Sacré-Coeur d'Edmundston (1984-1995), au sein d'une population pieuse, ayant un grand sens de responsabilité financière envers leur paroisse, une écoute édifiante pour la Parole de Dieu, soit à l'église, soit dans les associations religieuses et laïques. J'ai toujours soigné l'enseignement religieux, à tous les niveaux, le considérant comme l'héritage le plus précieux de mon ministère.

D'autres fonctions sacerdotales m'ont occupé pour compléter mes 55 années de sacerdoce, à des niveaux divers : chancelier diocésain, aumônier d'hôpital et d'oeuvres diocésaines, vicaire-adjoint au Tribunal matrimonial, les considérant comme des services que l'autorité diocésaine m'invitait à remplir en réponse à un appel de Dieu pour y trouver mon bonheur selon la Parole: « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir ». Si j'ai réalisé cela, c'est grâce à la bienveillance et à la miséricorde de Jésus!

---

**Bernier, P. Gaëtan**

**« Un appel irrésistible »**

Je suis né le 27 mai 1967 et je suis originaire de la ville d'Edmundston. Dès ma naissance, j'ai dû lutter pour survivre puisque j'ai plusieurs problèmes de santé. J'ai été hospitalisé une bonne partie de ma jeune enfance à l'Hôpital de Montréal pour enfants. Très vite, j'ai appris à reconnaître la présence de Dieu dans ma vie. Sans Lui et bien sûr sans l'amour de mes parents, je ne serais plus de ce monde. Il était pour moi un confident, mon meilleur ami. À peine âgé de trois ans, le médecin me demandait ce que je voulais faire plus tard. La réponse fut la suivante: « Un pape! »

Mes parents sont de bons croyants et pour eux l'éducation religieuse était une priorité. J'ai donc été initié très jeune à la foi de l'Église catholique. Durant mon primaire, j'ai appris à connaître l'Évangile et spécialement le Christ souffrant sur la Croix. Il était et il demeure toujours, pour moi, une source d'inspiration à marcher dans la foi malgré mes problèmes de santé.

Durant ma cinquième année à l'école Notre-Dame, je ressentais l'appel à me donner à Dieu d'une façon totale et complète. Je songeais à devenir un moine ou encore un frère missionnaire. À cette époque un jeune vicaire de la paroisse Notre-Dame-des-Sept-Douleurs venait nous visiter à l'école et sa façon de nous expliquer l'Évangile avec une certaine mimique m'inspirait beaucoup à poursuivre une relation spéciale avec Dieu. En sixième année, je pris la décision de devenir comme lui un prêtre au service de l'Église. Ce jeune vicaire est notre bien-aimé confrère Roger Dionne. Il avait semé en moi le grain de blé qui devait faire de moi un prêtre.

Cette vocation provenait aussi du coeur de ma mère. Elle avait en quelque sorte un coeur de pasteur et elle me l'a transmis. En douzième année, je décidai de rencontrer **Mgr Gérard Dionne**, alors évêque de notre diocèse, pour lui parler de mon appel à la vie sacerdotale. Celui-ci me conseilla d'attendre et de poursuivre des études à l'université. J'ai fait alors une année de nursing, mais ce fut un échec à cause d'une santé trop fragile. J'ai décidé de retourner ma chance auprès de lui, mais encore une fois, il me conseilla d'entreprendre des études afin que ma vocation puisse se solidifier en acquérant davantage de maturité.

Devant ce refus, j'ai oublié la vocation sacerdotale pour entreprendre des études en éducation. Alors que je terminais mes stages, j'ai regardé à la télévision un reportage portant sur le Grand Séminaire de Montréal. Il n'en fallait pas davantage pour faire retentir à nouveau l'appel à suivre le Christ. Je suis retourné voir pour une troisième fois **Mgr Dionne** qui m'accueillit à bras ouvert. J'entrai à l'automne 1990 au Grand Séminaire de Montréal.

Je me souviens combien je doutais de mon appel lors de ma première année au séminaire. Alors moi et mon confrère, Alain Major, avons décidé d'aller à l'Oratoire Saint-Joseph-du-Mont-Royal. En face de la grande statue de Saint Joseph, j'ai allumé un lampion en lui demandant un signe visible pour connaître si j'avais vraiment l'appel au presbytérat. Je n'avais pas terminé ma prière que le lampion allumé explosa en éclat! Pour certains cela était une simple coïncidence, mais moi j'y ai vu un certain signe de Dieu à poursuivre mes études au Grand Séminaire de Montréal.

Ce furent quatre années difficiles à cause des problèmes de santé, mais je gravissais toujours la montagne qui me conduirait à l'accomplissement de ma vocation. Au cours de ces années, j'ai reçu le rite d'admission, puis

celui du lectorat et enfin l'acolytat. Le supérieur de l'époque, Marc Ouellet, p.s.s., me rappelait souvent que je ressemblais au Christ sur la Croix. En effet, de nombreuses opérations ont brisé ma chair et j'y voyais les plaies du Christ.

Enfin, j'ai été ordonné diacre à la Polyvalente Cité des Jeunes A.-M.-Sormany, le 19 mars 1997, après deux années de stage à la paroisse Assomption de Grand-Sault et une année à la paroisse Notre-Dame-du-Sacré-Coeur d'Edmundston. Puis, ce fut l'ordination presbytérale à la paroisse de Saint-Jacques, le 7 juin 1997, en la fête du Coeur Immaculée de Marie. Lors de mon stage à la paroisse Assomption, j'ai retrouvé celui qui m'avait inspiré à devenir prêtre, soit le Père Roger Dionne. J'aimerais vous raconter une anecdote. Un soir au souper, lui et la ménagère discutaient comment ils avaient aimé visiter l'Exposition de Montréal, en 1967. Voyant que je parlais peu, Roger me dit « Tu as sûrement visité l'Expo, Gaëtan. Qu'as-tu aimé le plus ? » Je lui ai alors rappelé que j'étais né en 1967. Pauvre Père Roger, il venait de prendre conscience de son âge, ah! ah!

En guise de conclusion, j'aimerais aborder ce qui me fait vivre après cinq années de vie presbytérale. J'ai découvert et je me suis attaché au Christ, et spécialement le Christ souffrant. Pourquoi me direz-vous ? Tout simplement parce que la souffrance a marqué ma vie ainsi que celle de nombreuses personnes. Pour la même raison j'aime beaucoup Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Il y a aussi la vie de deux saints qui influencent ma spiritualité: le frère André et le saint curé d'Ars. Ils ont connu la souffrance et ils ont persévéré dans l'humilité. Il m'arrive parfois, comme le curé d'Ars, de me trouver indigne de l'appel reçu. Cependant, j'y éprouve une grande joie et un appel à toujours témoigner de l'amour de Jésus Christ dans ma vie et dans le coeur de tout homme de bonne volonté.

Si tu es jeune et que tu ressens l'appel et que tu doutes, dis-toi que c'est normal. Il ne faut pas cacher cet appel, mais en parler. Il faut faire confiance en la divine miséricorde de Dieu. C'est cet amour inconditionnel qui fait que cette vocation est irrésistible. Peu importe le chemin que tu emprunteras, l'appel se fera sentir pressant. Le Seigneur a besoin de nos coeurs pour aimer notre prochain, de nos bras pour accueillir l'autre, de nos oreilles pour écouter celui qui souffre, de notre voix pour reconforter le désespéré. Dieu t'attend au détour de ta vie... suis-le! »

---

**Bossé, P. Benoît**

**« Quelque chose de pas facile! »**

Fils de cultivateur, je suis né en janvier 1927. J'ai commencé très jeune à aller à la messe avec mes parents. Vers l'âge de quatre ans, j'avais entendu un jeune de 16 ou 17 ans dire: « Moi, j'ai pas été à l'école, pis je sais pas ni lire ni écrire. » Ce discours m'avait bouleversé et marqué. Et je me disais souvent en moi-même: « Moi, je ne ferai pas comme lui; je vais aller à l'école et je vais apprendre à lire et à écrire. »

Le temps venu, je commençai l'école. Celle-ci se trouvait à environ cent / cent cinquante pieds de la maison. Je me souviens que j'aimais cela parce que j'apprenais à lire, à écrire, à compter, etc. J'étais en deuxième ou troisième année lorsque je dis à ma mère que j'aimerais faire un prêtre. Voici à peu près ce qu'elle répondit « Tu songes à faire quelque chose de pas facile, mon Ben. Vois, la maîtresse d'école a peine et misère à plaire à une trentaine de familles. Un prêtre doit plaire à toute une paroisse. Penses-y bien. » J'espérais une approbation... mais ce fut presque une déception. Je continuai mon école. Quelque temps après, j'eus une vraie déception: accidentellement en automne 1937 -j'avais 10 ans- le feu détruisit la grange, toute la récolte, le garage et l'automobile. À cette époque, c'était presque la ruine. J'étais en cinquième année. Je pourrai faire ici ma huitième année, mais par après, pourrai-je continuer ? De fait, je continuai l'école au même endroit jusq'en 1941. Je finissais la huitième année.

Je manifestai alors le désir d'aller à l'école d'Edmundston. Je demeurerais chez ma soeur, mariée trois ans auparavant, qui vivait près de la ville, à deux milles de l'école. Ma mère, avec des revenus de tricotage et de tissage, puis mon frère -cinq ans plus âgé que moi- me supporteraient monétairement. Dès septembre, je fréquentais le « High School ». En juin, je finissais premier de classe. Seulement, une deuxième déception survint: ma mère fit une crise de coeur et ne pourrait plus m'aider comme auparavant. Mon frère continua. Deux ans plus tard, je finissais la onzième année et réussissais les examens provinciaux du Ministère en tête de ma classe, avec mention « First Division ». Cela m'a valu la Médaille du Lieutenant Gouverneur de la province. À ce moment, je pensais faire un travail quelconque -mesureur de bois, commis de magasin ou autre- le temps de me ramasser des avoirs pour financer moi-même mes études et atteindre mon premier désir. Je vous avoue que je priais fort le Seigneur...

Ce succès avait semé l'enthousiasme chez les miens. Sans trop savoir comment les choses se sont passées, il arriva qu'à la fin de juillet ou le début d'août, mon inscription comme étudiant était faite à l'Université du Sacré-Coeur de Bathurst. Peu de temps après, deux de mes professeurs du « High School » vinrent chez ma

soeur lui demander ce que j'allais faire à l'automne. Ils offraient de l'aide si jamais j'en avais besoin. Dans les mêmes jours, pendant que je travaillais au champ avec mon père et mon frère aîné, Mgr W. J. Conway téléphonait à un de nos voisins pour lui demander de me dire d'aller le voir dès que possible.

En septembre 1944, j'entrais au collège où je continuai d'être un élève intéressé et appliqué. À la maison, les affaires allaient bien et des revenus suffisants répondaient à mes besoins. Mais voici qu'après ma troisième année, mon plus jeune frère prenait épouse et aurait d'autres responsabilités: celles de monter son foyer et de l'entretenir. Alors un autre secours vint à mon aide. Le collège me demanda si je voulais enseigner tout en continuant mes études. Cela paierait ma pension, les cours, m'accommoderait d'une chambre au lieu des salles communes d'étude et du dortoir et, de plus, m'apporterait quelques dollars à chaque mois comme argent de poche. Inutile de dire que j'ai accepté, car cela allait alléger mes parents.

Cet automne-là, en arrivant au collège, je me rendis chez le Directeur des études pour mieux savoir ce qui m'attendait. Après quelques paroles, il me dit quelle chambre j'allais occuper et les livres à enseigner: c'était la chimie en Belles-Lettres. Il ajouta de prendre bien soin du manuel parce que j'aurais à m'en servir de nouveau l'année suivante en Belles-Lettres et en Rhétorique. Il me souhaita bonne chance et m'assura de son aide si besoin... Deux ans plus tard, après avoir bien travaillé, j'obtenais mon Baccalauréat ès Arts, avec la mention « summa cum laude ».

Accepté et guidé par *Mgr Joseph-Roméo Gagnon*, j'entrai en septembre 1949 au Grand Séminaire de Québec, et m'inscrivis à la Faculté de Théologie de l'Université Laval, du même endroit. Quatre ans plus tard advint l'ordination à la prêtrise, le 30 mai 1953, à la Cathédrale d'Edmundston et l'obtention de la Licence en Théologie, le 10 juin suivant avec mention « magna cum laude ». Depuis ce temps, j'ai été professeur à l'Université Saint-Louis d'Edmundston pendant 18 ans, avec ministère paroissial en fin de semaine, vicaire à plein temps à Saint-Jacques pendant une année, curé de la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin de Lac-Baker pendant 17 ans. Depuis, je suis à la retraite avec un ministère occasionnel... Permettez-moi de vous dire que je n'ai jamais regretté ma réponse positive à l'appel du Seigneur.

---

**Côté, P. Claude, c.j.m.**

**« Un appel... une réponse »**

« Il m'a pris par la main et Il m'a conduit dans de verts pâturages. »

Ma vocation, comme toutes les vocations, a comme point de départ: le Seigneur... Il m'a interpellé. Pas directement, comme une voix que j'aurais entendue, mais par des personnes placées sur ma route... ou par des événements.

Parmi les personnes placées sur mon chemin, en premier lieu, je retrouve mes parents. Des personnes simples, qui ne se prenaient pas pour d'autres, mais qui portaient une foi, je dirais à toute épreuve. Cette foi, elle rayonnait au coeur de la famille. La prière en famille faisait partie du quotidien. Pour mes parents, accueillir un prêtre à la maison, à la table, était toujours considéré comme un privilège. Rien d'étonnant que beaucoup de prêtres devinrent des amis de la famille. Alors que j'étais en huitième année, un prêtre, le premier curé de ma paroisse, un jour m'interpella. Il faut dire que le terrain avait été préparé. Depuis plus de quatre ans, une religieuse ursuline avait invité ma famille à dire une petite prière à chaque jour, tant que l'on n'aurait pas choisi sa vocation. Cette prière était la suivante: « Ô Dieu de sagesse et de conseil, accordez-moi la grâce de connaître quel état de vie je dois choisir pour accomplir votre sainte volonté. » Pour ma part, cette prière je l'ai dite jusqu'à ma décision finale.

Après des années d'études chez les Pères Eudistes et après m'être fait accompagner par un directeur spirituel, et avec beaucoup de prières, l'appel du Seigneur se faisait de plus en plus clair. Un appel pour que j'aie à annoncer le message d'amour que Jésus était venu apporter aux hommes, particulièrement aux petits et aux pauvres. Après quatre ans de théologie, je me sentais de plus en plus heureux dans ma réponse et, le 8 mai 1965, Mgr Louis Lévesque m'ordonnait prêtre dans ma paroisse natale. J'étais le premier prêtre de la paroisse.

Avant d'arriver à l'ordination, j'avais eu à décider si je serais prêtre pour un diocèse ou si je deviendrais prêtre eudiste. Ayant étudié dans un collège dirigé par les Eudistes, j'avais été à même de voir le genre de vie communautaire que menaient les pères et j'avais également été marqué par l'esprit qui les animait. Après avoir baigné dans une telle atmosphère pendant de nombreuses années, j'ai fait le choix de devenir prêtre eudiste.

Il n'est pas toujours facile de discerner les voies du Seigneur. Mais après 37 ans de prêtrise, je vois mieux maintenant comment le Seigneur m'a conduit et je ne peux que le remercier de m'avoir choisi pour travailler à

sa mission comme prêtre.

Oui, le Seigneur m'a comblé de la merveille de son amour et je voudrais continuer de l'annoncer, de le crier pour que le plus d'humains possible puissent également goûter à son amour.

---

**Desjardins, Mgr Eymard, P.A.**  
**« Viens et tu verras! »**

Seigneur, je suis quelque peu embarrassé. Voici qu'on me demande de révéler au grand jour cette espèce de complicité qui s'est établie tout naturellement entre Toi, Christ-Prêtre, et celui que tu as daigné appeler par son nom, l'invitant à participer à ton unique sacerdoce. — « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi... » (Jn 15, 16a)

À vouloir trop dévoiler, ne risque-t-on pas, Seigneur, de briser le tandem « appel et réponse » d'une part, « gratuité et don » d'autre part ? À donner tellement d'importance à celui qui est appelé on s'expose à t'évincer quelque peu, toi l'Auteur de toute grâce.

Mystère au visage humain que tout ceci. Mais, Seigneur, n'est-ce pas un peu à l'image de ta propre incarnation dans ce monde, où il est parfois bien difficile de séparer ces deux réalités sans fausser l'action toujours présente de ta grâce ?

Si j'ose cerner l'ensemble du terreau humain où la grâce de mon sacerdoce a pris naissance, je le fais avec la certitude de retrouver la présence de ta main, balisant chaque tournant de ma démarche. — « Viens et tu verras! » (Jn 1, 39)

À l'âge des possibles émerveillements, où l'on apprend, au foyer comme à l'école, un peu à tâton, à découvrir Dieu le Père, et à « l'appivoiser »... en la personne de son Fils, Tu étais toujours là, mais d'une façon si discrète!

Puis, tu t'en souviens, Seigneur, quand vint le temps des longues maturations tu te fis encore plus discret. Le monde de la culture allait occuper une partie importante de mon temps. Le contact des grands classiques, en élargissant mes horizons, meublait lentement un esprit avide de connaître, d'apprendre. L'approche des philosophes venait couronner une recherche de plus en plus stimulante. C'est alors que je découvrais dans un même élan que l'homme de tous les temps est assoiffé d'amour et de bonheur, dans la poursuite du beau et du bon; tantôt exalté par de nobles réalisations, tantôt écrasé par les échecs les plus notoires, c'était toujours le bonheur qu'il recherchait... Et c'est là que tu m'attendais. « Qui nous fera voir le bonheur ? » (Ps 4, 7)

Ce serait auprès de l'Auteur du beau et du bon, révélé en son Fils, Jésus, que je serais comblé. Guidé par sa Parole, fortifié par sa Présence eucharistique, je découvrais le chemin du vrai bonheur. Un bonheur qui comble, mais qui accapare. Exigeant aussi, au point de semer le doute et la peur. Seigneur, tu ne t'arrêtas pas là; il s'en faut! En me faisant découvrir le sens profond de ma propre expérience humaine, tu fis naître en moi le désir apeuré de transmettre ce trésor à d'autres dans un don total. Certes, une invitation que j'avais beau faire mine d'ignorer, le combat s'avérait inégal. Le filet libérateur... venait de se nouer. « Viens et suis moi ». (Mt 19, 21)

Seigneur, tu le savais, le risque n'était pas tant de mon côté... Je pouvais toujours me rabattre sur ton amour, qui lui est éternel (Rm 8, 39). Mais ce trésor que tu me confiais, je devrais, comme tous les autres, le porter dans un « vase d'argile » (2 Co 4, 7). « Confiance », me disais-tu, Seigneur. D'ailleurs, n'avais-tu pas placé sur ma route de nombreux prêtres rayonnant de la joie de ta présence, qui les habitait « comme s'ils voyaient l'invisible » ? Source constante d'inspiration. « Je ne vous appelle plus serviteurs... je vous appelle amis » (Jn 15, 16b). « Tout est grâce ».

Seigneur, j'arrête ici; j'en ai déjà trop dévoilé... Apposer ma griffe ? Voudrais-tu, Seigneur, y mettre d'abord ton sceau?... Mais, j'entends déjà une voix, douce « comme une brise »: — « Pas tout de suite: le temps d'y apporter quelques précisions... » À Toi Seigneur!

---

**Dionne, P. Roger, V.G.**  
**« Des voies mystérieuses »**



J'aimerais bien pouvoir dire que j'ai eu une apparition ou une illumination durant laquelle le Seigneur m'a parlé directement pour me dire qu'il m'appelait à devenir prêtre... mais la réalité est tout autre. Et pourtant, quand je regarde mon itinéraire, j'ai la conviction que c'est bien le Seigneur qui m'a appelé. Cependant, les voies du Seigneur sont bien mystérieuses!

Je suis le sixième d'une famille de dix enfants, originaire de Saint-Léonard. Mon père avait une ferme dans le rang de La Montagne, à deux milles du village, mais il était aussi cultivateur et commerçant de pommes de terre. Je n'avais pas beaucoup d'aptitudes pour la ferme. À part quelques travaux manuels bien limités, je me classifiais plutôt dans le genre intellectuel. Je réussissais beaucoup plus facilement à résoudre un problème de mathématiques ou résumer un livre qu'à traire une vache ou nettoyer le poulailler. Une chance que l'aîné était tout le contraire de moi! Voyant mes limites et mon peu d'intérêt pour la ferme, on m'a raconté que mon père y avait décelé un premier signe de vocation sacerdotale. Il aurait dit à son curé: « J'ai un garçon qui ne sait pas faire grand-chose, il va probablement devenir un prêtre! » C'était bien sûr une grande simplification d'un itinéraire beaucoup plus complexe.

Quand je pense à ma famille, je considère avoir été béni. Mes parents étaient croyants et leur appartenance à l'Église se manifestait par leur sens du devoir et de responsabilité envers leurs enfants, par la prière familiale, par la messe dominicale, par leur implication dans des mouvements catholiques, et par leur sens de l'accueil malgré une maison petite et déjà bien remplie.

Alors que j'étais encore bien jeune, un prêtre de notre paroisse m'impressionnait fortement, en particulier par sa prédication, mais aussi parce qu'il était un homme influent, très écouté et respecté. Je me suis senti appelé à devenir comme lui. Cependant, quand j'ai demandé à mes parents d'entrer à l'Université Saint-Louis, ce n'était pas d'abord pour devenir prêtre mais pour me débarrasser d'un professeur de l'école du village qui me rendait hyper-nerveux. J'étais alors jeune garçon de 13 ans, très naïf sur ce qui m'attendait au collège comme pensionnaire: règlement strict et routinier dans une grande institution qui était loin de la chaleur humaine d'un foyer. Mes illusions sont vite tombées et je me suis ennuyé à mourir. Mais ma capacité d'adaptation a été plus forte.

J'y suis resté sept ans. À l'adolescence, j'ai souvent remis en question ce qui m'apparaissait plus un rêve d'enfant qu'une véritable vocation. À quelques mois seulement de ma graduation du cours classique, j'étais encore tiraillé entre cet appel qui m'apparaissait encore très ambigu et la possibilité d'aller enseigner dans les écoles publiques qui offraient des postes intéressants.

J'ai fait mon entrée au Grand Séminaire simplement pour aller voir, avec la forte impression que je n'y resterais pas. Après tout, j'en avais assez d'être pensionnaire. Le Seigneur m'y attendait. Plus j'avais, plus j'étais convaincu que c'était le Seigneur qui avait parlé à mon cœur d'enfant bien des années auparavant. Après mes études théologiques au Grand Séminaire de Québec et un stage pastoral d'abord à la paroisse Saint-Roch de Québec puis à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs d'Edmundston, j'ai été ordonné le 29 juin 1975 dans mon église paroissiale de Saint-Léonard, loin de savoir ce qui m'attendait dans une Église et une société en plein changement, mais convaincu que le Seigneur ne me laisserait jamais tomber.

---

**Dubé, P. Étienne**

**« Va jusqu'au bout! »**

Quand je pense à ce qui a suscité ma vocation au sacerdoce, je constate que, parmi d'autres, trois éléments ont été déterminants: l'influence du milieu familial; l'assistance à la messe dominicale avec mes parents; mes nombreuses conversations avec un voisin qui désirait sincèrement avoir une vocation à la prêtrise parmi ses enfants.

Comme dans la plupart des maisons en ce temps-là, nous disions la prière du soir en famille. C'est ma mère qui présidait la récitation du chapelet. Chaque soir, elle réservait une dizaine de chapelet pour demander à la Sainte Vierge d'envoyer dans la paroisse de nombreux et bons prêtres. La formulation de cette intention particulière m'a longtemps tracassé. C'est ainsi qu'un soir, après la prière en famille, j'ai demandé à ma mère: « Pourquoi demandes-tu à la Sainte Vierge d'envoyer dans la paroisse de 'bons' prêtres? » Les prêtres ne sont-ils pas tous de 'bons prêtres'? » À ce moment, j'ai lu un grand embarras sur le visage de ma mère. Puis elle me dit: « Bien sûr que les prêtres sont tous bons, mais il est toujours possible de devenir meilleur. »

Quand j'étais devenu un garçon un peu plus âgé, mes parents ont commencé à m'emmener à la messe dominicale. Pour moi, assister à la messe, c'était « quelque chose »! À l'église, tout m'impressionnait: le curé qui présidait la cérémonie, les enfants de chœur et la piété des gens. Je me disais souvent en moi-même: « Quand je serai grand, je veux faire comme monsieur le curé! Je parlerai comme lui, je chanterai comme lui

et, comme lui, je distribuerai la sainte communion. » Mais j'ignorais bien sûr encore que j'allais avoir à parcourir une longue route avant d'en arriver là.

Enfin, ce qui m'a peut-être le plus touché, ce sont mes conversations avec un voisin alors que je faisais mes études classiques au Collège du Sacré-Coeur à Bathurst. Ce voisin s'appelait Victor Godbout. Il aimait et admirait beaucoup les prêtres et il désirait profondément que le Seigneur vienne choisir un de ses fils et l'appelle à la prêtrise. Et quand, un jour, je lui ai confié ma propre intention de devenir prêtre, il m'a répondu: « Je te félicite, mais ne change jamais d'idée : va jusqu'au bout ! »

Mais, à la fin de mes études au Collège du Sacré-Coeur, voilà qu'éclate la deuxième Guerre mondiale, le 9 septembre 1939! Comme beaucoup de jeunes de mon âge, j'étais emballé à l'idée de me porter volontaire pour y participer. J'étais sur le point d'écrire à l'École d'aviation de Trenton, en Ontario, pour demander d'y être accepté quand je fus soudain « inspiré » de la manière suivante et que je me suis dit: « Tu as toujours voulu devenir prêtre, et maintenant, tout à coup, tu penses à participer à la guerre, une guerre qui va peut-être durer six mois (c'est ce qu'on pensait alors; en fait, elle a duré six ans!). Et, de plus, que fais-tu du conseil de ton bon ami Victor qui t'a dit 'Va jusqu'au bout !' ? » Je me suis donc mis à réfléchir et j'ai finalement décidé d'entrer quand même au Grand Séminaire d'Halifax, mais en pensant: « Il va falloir que ce soit à mon goût! »

Quand j'ai pénétré dans l'enceinte du Séminaire, je me suis tout de suite senti chez moi et, surtout, l'âme parfaitement en paix: c'est là qu'était ma place. Et j'ai alors décidé d'aller effectivement « jusqu'au bout »: le 7 mai 1944, j'étais ordonné prêtre avec deux compagnons de classe, *Mgr Joseph-Aurèle Plourde* et Père Adrien Martin.

Suivirent des décennies de ministère presbytéral dans ma province natale. Aujourd'hui, j'ai pris ma retraite à Lac-Etchemin, au Québec. J'y ai un bon groupe d'amis, mais je suis aussi resté en contact avec beaucoup de mes anciens paroissiens. Quant à mon ami Victor (à qui, pour une bonne part, je dois ma vocation sacerdotale), il a été comblé par le Seigneur car trois de ses fils sont devenus prêtres. Et moi aussi, je remercie le Seigneur de m'avoir choisi et de m'avoir soutenu pendant toutes ces années où j'ai eu, dans mon âme, la joie de travailler pour Lui!

---

**Duchesne, P. Gaston, s.m.**

**« Tout nous parlait de Dieu »**

Je suis né le 15 mai 1934 dans la paroisse de Saint-Hilarion, comté de Charlevoix, province de Québec. Je suis le dixième d'une famille de onze enfants. Mon père, fermier, a déménagé au Lac Saint-Jean, alors que j'étais bébé. Il s'établit sur une ferme, dans la paroisse rurale de Sainte-Jeanne-d'Arc. C'est là que j'ai passé une partie de mon enfance et de mon adolescence. Mon père et ma mère, fervents chrétiens, ont élevé leur famille dans le respect de Dieu, de l'Église, et de ses personnes consacrées. Ma mère me confia un jour, qu'elle disait son rosaire (trois chapelets) tous les jours pour demander des prêtres, religieux et religieuses dans sa famille. Je me rappelle d'une phrase qu'elle m'avait dite alors que j'étais tout jeune enfant: « Prie le bon Dieu, me dit-elle, et demande-lui de connaître ta vocation. » Tous les jours, j'ai été fidèle à cette prière. Ma vocation est née dans le coeur de ma mère et de ma famille.

Vers la fin de mon cours primaire, un religieux de passage vint dans notre classe nous parler de Dieu et de sa propre vocation. Ce religieux m'avait vivement impressionné par ses propos et toute la bonté qui se dégageait de lui. Il a été le signe qui a déclenché mon désir de me donner à Dieu. Ma famille, tout comme celles d'alors, baignait dans une atmosphère religieuse: prière du soir et du matin, messe du dimanche, chapelet le soir, neuvaines. Tout nous parlait de Dieu. L'encadrement était ferme mais dans le respect de chaque personne. La famille a un rôle important dans la culture de la vocation. Quelques années plus tard, un de mes frères, plus âgé, devint prêtre. Ma mère recevait la première récompense de ses prières... par la suite j'entrai dans la famille mariste pour devenir religieux. J'étais réellement à ma place. Bien sûr qu'il y eut des déchirements à quitter ma famille, mais Dieu, par sa grâce, m'accompagnait de sa tendresse.

Je poursuivis mes études en vue de l'enseignement. Pendant vingt-trois ans j'ai eu le bonheur d'être en contact avec cette jeunesse que j'aimais tant. Tout jeune, au grenier de la maison familiale, je réunissais les jeunes de mon âge et avec ma baguette, je leur enseignais. Il y avait assez souvent de la turbulence!!! Cette tâche d'enseignant, tout en étant religieux, entraînait parfaitement dans l'idéal que j'avais projeté dans ma jeunesse. J'ai enseigné à toutes les classes du cours secondaire.

Ordonné prêtre, un rêve de jeunesse qui a grandi à travers les années, les supérieurs m'ont vite orienté à une autre fonction. Sans connaissance du ministère qui m'attendait, je devins curé de paroisse pendant plusieurs

années. J'ai appris à découvrir une autre facette de mon Église. Ce ne fut pas toujours facile de déménager de l'est à l'ouest de la province du Québec, pour accomplir ma tâche de pasteur. Toujours éloigné de ma famille, j'ai passé des moments de grande solitude, surtout quand j'apprenais qu'un des miens était décédé.

La dernière tâche que les Supérieurs m'ont confiée, c'est celle de devenir aumônier dans une institution de santé au Nouveau-Brunswick. Sans préparation aucune pour ce genre de travail, je fis, comme d'habitude, confiance au Seigneur. Tous ces malades rencontrés au fil des jours me firent découvrir la fragilité de la vie et la bonté de Dieu à travers ces visages souffrants et priants.

En faisant un retour sur ma vie, je constate avec joie que Dieu m'a conduit par des chemins inconnus. Sans son aide et la prière de centaine de personnes, je n'aurais pu réaliser tout ce que Dieu a bien voulu réaliser à travers mes pauvres moyens. Je lui rends grâce de sa bienveillance et de sa fidélité envers moi.

De onze enfants que nous étions dans ma famille, quatre ont survécu. Mes parents, frères et soeurs sont décédés entre soixante et quatre-vingts ans. Mon frère prêtre est décédé à l'âge de cinquante-six ans, alors qu'il était curé d'une paroisse au Saguenay.

Faire un bilan de sa vie, c'est rendre grâce à Dieu de m'avoir donné de tels parents et une telle famille. Je rends grâce aussi de ces milliers de personnes adultes et jeunes que Dieu a mis sur ma route et qui ont été pour moi des « anges gardiens ». Je Lui ai toujours fait confiance et Lui ne m'a jamais déçu. J'ai demeuré fidèle à mon engagement premier. La fidélité, pour moi, a toujours été une grande valeur. Je demande à Dieu la santé de poursuivre ma route au service de mon Église, jusqu'au jour où j'irai le rejoindre et rejoindre les miens pour l'éternité.

---

**Dumont, P. Claude, p.m.é.**

**« Une Providence pour les missionnaires! »**

Mon appel vocationnel commence dans ma famille. Ma mère et mon père ont été les guides et aussi les formateurs de ma vocation. Je réalise de plus en plus combien j'ai été formé par leur exemple. Les premières années à l'école m'ont aussi marqué. J'ai eu la chance de recevoir une éducation catholique des Religieuses du Saint-Rosaire en première et deuxième année. De la troisième à la huitième année, j'ai étudié à l'Académie d'Edmundston avec les Filles de la Sagesse. En huitième année, avec Soeur Julienne comme professeur, j'ai eu comme compagnon le Père Arthur Rossignol.

Mes parents, qui étaient propriétaires d'un magasin situé sur la rue Victoria, m'ont demandé ensuite d'entreprendre le cours commercial à l'École Cormier. J'ai terminé ce cours en 1941. C'est alors que j'ai demandé à mes parents de continuer mes études à l'Université du Sacré-Coeur dirigée par les Pères Eudistes, à Bathurst. Je voulais y faire mon cours classique parce que, à ce moment, je pensais beaucoup à devenir prêtre et missionnaire. J'ai obtenu la permission de mes parents.

À Bathurst, Joseph Godbout, qui allait aussi devenir prêtre des Missions-Étrangères, a été mon confrère de classe. Ceux qui, comme moi, avaient terminé leur « High School », avaient été placés dans une classe spéciale appelée « complémentaire ». Après quatre ans d'étude, j'avais complété la Rhétorique. Les Pères Eudistes, en particulier le Père Arthur Gauvin, m'ont beaucoup aidé à suivre ma vocation. Ils accordaient une grande importance aux mouvements de jeunesse comme le scoutisme. Les débats oratoires étaient aussi populaires et je me souviens de m'être opposé au futur premier ministre du Nouveau-Brunswick, l'Honorable Louis Robichaud, dans un débat sur le thème de la grève.

Après mes études à Bathurst, je me suis dirigé vers le Séminaire de Philosophie de Montréal; c'est là que j'ai pris la décision de devenir missionnaire dans la Société des Missions-Étrangères. En 1947, j'entrais à leur maison de Probation située au Québec, pour y vivre une année de préparation aux études théologiques. À la fin de ma troisième année de théologie, j'ai été ordonné prêtre par **Mgr Gagnon**, à Edmundston, le 1er juillet 1951. En 2001, à l'occasion de la célébration de mes 50 ans de sacerdoce, j'ai rendu grâce au Seigneur pour les nombreuses grâces reçues durant toutes ces années. J'ai toujours dit qu'il y avait une Providence pour les missionnaires. Ces années de vie sacerdotale et missionnaire ont été, certes, remplies de joies et de peines, mais surtout de joies.

Je voudrais exprimer un mot de remerciement au clergé, aux religieux et religieuses du Diocèse d'Edmundston pour leur chaleureuse hospitalité durant mes séjours parmi eux. Je formule un souhait au sujet des vocations, que j'exprime à partir des mots d'une prière pour les vocations: « Seigneur, fais croître en nous la conviction que l'Église ne peut poursuivre efficacement sa mission qu'avec des pasteurs dévoués qui la guident, et des témoins qui l'inspirent. »

---

Gagnon, P. Narcisse

« Vécu vers le choix de ma vocation »

C'était à la fin des vacances. Un ami de la famille, le Père Thomas Castonguay, c.j.m., demande à mes parents: « Pourquoi ne pas envoyer votre dernier garçon au Collège Sainte-Anne-de-la-Pointe-de-l'Église, où je demeure moi-même ? Et sans plus, me voilà inscrit au Collège Sainte-Anne, où en plus d'étudier, on apprend à vivre sa foi. En effet, chaque jour débute par la prière du matin en commun, suivie de la célébration de la messe à la chapelle. Chaque soirée se termine par la prière du soir en commun. Tout ceci ressemble, je dois le dire, à ce qui se vivait dans ma famille, où la prière et la fréquentation de la messe dominicale étaient de mise.

Par ailleurs, d'une manière facultative, les étudiants du collège n'ont qu'à s'inscrire à l'Association de la Sainte-Vierge et plus tard, à l'Association du Sacré-Coeur. Je fis partie de ces deux associations pieuses et fort recommandables.

Les diplômés du cours classique vivaient quelques jours de réflexions avant leur graduation. Il s'agissait d'une retraite dite de « choix de sa vocation »... Lors d'une telle retraite, je décidai, avec l'assentiment de mon évêque, de retenir ma place au Séminaire d'Halifax.

À mon entrée au séminaire, en 1938, nous formions un groupe de 28 séminaristes. Nous suivions les mêmes cours que ceux de la deuxième, troisième et quatrième années. Mais grâce à l'aide de professeurs compétents, la tâche devint peu à peu plus facile. Ces professeurs surent nous rendre plus facile l'apprentissage du Droit Canonique, du dogme, de la morale et de l'Histoire de l'Église.

Après quatre années de séminaire, 25 séminaristes persévérèrent et furent ordonnés. **Mgr Patrice Alexandre Chiasson, c.j.m.**, était l'ordinant.

Quatre de la région furent ordonnés à Saint-Basile, le 22 juin 1941. J'étais du nombre. Voici les noms en ordre alphabétique: Hermel Daigle, Cyr Dubé, Narcisse Gagnon et Lionel Martin.

Dans vos prières, demandez des vocations sacerdotales.

Merci, Seigneur, de continuer de me soutenir durant bientôt 61 ans de sacerdoce.

---

Godbout, P. Normand

« Un chemin de bonheur »

On dit qu'une vocation se développe dans le foyer familial. Je crois que c'est là que la mienne a commencé. Chez nous la prière, l'écoute de la Parole de Dieu, l'harmonie entre nous, l'entraide étaient des valeurs que nous avons appris à mettre en pratique dès le jeune âge. C'est dans le berceau que j'ai appris à faire le premier signe de la croix, et c'est sur les genoux de ma mère que j'ai appris à balbutier le nom de Jésus et mes premières prières. Chez nous le dimanche était une journée spéciale. La messe du dimanche et la communion étaient les éléments essentiels de cette journée en plus du repas familial.

En ce qui me concerne, aller à la messe et participer à la prière familiale n'ont jamais été un fardeau pour moi. Au contraire je me sentais bien à l'église le dimanche et j'aimais à entendre les sermons du prêtre et les chants de la chorale. L'atmosphère de tranquillité et de silence que je trouvais dans l'église me plaisait et j'aimais parfois goûter ce silence pour me reposer. Mes parents avaient une foi profonde et Dieu avait une place de choix dans leur vie. Le temps de l'Avent et du Carême étaient des temps de prières respectés dans la famille.

Le 6 septembre 1939 une épreuve imprévisible a frappé notre famille. Mon père nous quitte à l'âge de 39 ans, laissant ma mère enceinte pour son dixième enfant. Ce dernier est né 18 jours après la mort de mon père. Le lendemain des funérailles, l'aîné de la famille, Arthur, faisait son entrée au Collège Sacré-Coeur de Bathurst. C'était le frère de mon père, le Père Aurèle Godbout, curé d'Atholville, qui payait ses études. Il avait 14 ans. Celui qui restait avec ma mère pour s'occuper de la ferme afin de nourrir la famille n'avait que 12 ans.

Grâce à la ténacité et au courage de ma mère et avec l'aide des parents, oncles et tantes, notre famille s'est

développée et la plupart des enfants ont eu la chance d'aller au collège. Après la mort de mon père, deux membres de la famille quittèrent le foyer pour aller demeurer chez une tante, à Grand-Sault. Cette tante, la soeur de ma mère, a payé leurs études au Collège Sacré-Coeur de Bathurst. Il s'agit de Aurèle qui est entré dans la Congrégation des Pères Eudistes, et de Wilfrid qui a fondé une famille. Un autre de mes frères qui me suit dans la famille, Fernand, a eu la chance d'avoir une bienfaitrice qui a payé ses études au collège. Comme notre petite ferme pouvait à peine subvenir aux besoins de base de la famille, elle n'avait pas l'argent pour payer des études collégiales aux membres de la famille. Comme il n'y avait pas de bienfaiteurs pour s'occuper de moi et que j'avais des aptitudes pour cultiver la terre ou faire un autre métier du genre, ma mère avait décidé de me garder sur la ferme un certain temps et plus tard me faire apprendre un métier pour subvenir à mes besoins.

Toutefois, dans sa prière de mère qui voulait le bien de tous ses enfants, elle m'avait confié à la Vierge Marie pour qu'elle s'occupe de moi. Durant l'été 1946, précisément le 15 août, je suis parmi les heureux gagnants d'une bourse d'étude que la Société de l'Assomption offrait à chaque année aux jeunes dont les parents avaient une petite assurance dans cette compagnie acadienne. Quelle fut la joie de ma mère d'apprendre la nouvelle et elle a préparé une cinquième valise pour le Collège Sacré-Coeur de Bathurst. Nous étions quatre frères au même collège et l'aîné de la famille, Arthur, entrait au Grand Séminaire de Québec la même année, soit en 1946. Comme je n'avais jamais quitté la maison et en plus j'avais quitté les bancs de l'école depuis six mois, ce fut difficile de quitter ma mère qui avait besoin de mon support, et de reprendre les études. Comme j'étais un enfant timide et par ailleurs habitué au travail, je me suis attelé à la tâche avec courage. Cette bourse d'étude a changé l'histoire de ma vie.

Dieu est venu me chercher derrière la charrue pour devenir son cultivateur d'hommes. C'est probablement à ce moment-là que Dieu m'avait choisi sans que je m'en rende compte. Mais en réalité, grâce aux dispositions intérieures qui m'habitaient, comme celles de me trouver bien en sa présence, je crois maintenant que Dieu m'avait choisi dès mon jeune âge.

Mon frère, Arthur, a été ordonné prêtre en 1950 par *Mgr Joseph-Roméo Gagnon*. À ce moment-là, j'avais quatre ans de collège à mon acquis. Il m'en restait quatre autres avant de terminer mon cours classique. C'est à ce moment que j'ai commencé à réfléchir plus sérieusement à l'orientation de ma vie. Comme j'aimais la nature et le grand air, j'ai pensé à devenir agronome. Par ailleurs, je sentais en moi cet appel à consacrer ma vie au Seigneur en prenant le même chemin de mon frère aîné. En 1952, mon frère, Aurèle, entre au Séminaire des Pères Eudistes, au Québec. Il avait des aptitudes pour l'enseignement et cette communauté dirigeait quelques collèges en ce temps-là, surtout dans les provinces maritimes. Comme je ne me sentais pas attiré vers l'enseignement, j'ai choisi de devenir prêtre séculier pour travailler en paroisse avec les gens simples et accueillants comme il en existe dans toutes nos communautés.

Discerner un appel à la prêtrise n'est pas toujours si facile. Dieu ne parle pas habituellement à l'oreille de quelqu'un qu'il choisit pour être son ministre. C'est le plus souvent à travers des personnes et des événements que se concrétise l'appel du Seigneur. Le climat familial est le premier lieu propice où une vocation peut naître et se développer. Pour moi, ma famille et le collège ont été les lieux qui ont permis à l'appel de Dieu de se développer. Habituellement nous trouvons le bonheur à l'endroit où Dieu nous a appelés. Être accueillant pour les autres et leur apporter du respect et de la joie, n'est-ce pas le chemin de bonheur pour l'être humain ? Il y a 44 ans cette année que je travaille auprès des gens comme prêtre. Je n'ai jamais regretté mon choix, même si ma vie n'a pas toujours été un chemin de roses. Le vrai bonheur pour l'être humain, c'est de s'efforcer à faire tous les jours la volonté de Dieu.

---

**Grégoire, P. Léo, i.v.d.**

**« Fleurir où on est planté »**

On ne sait jamais par où commencer lorsqu'il est question de raconter son histoire, et ceci est doublement vrai lorsqu'il s'agit de quelque chose d'aussi mystérieux que la vocation d'un chacun. Pourtant, nous avons tous une histoire à raconter. Aussi, je vais essayer de vous offrir quelque chose en toute simplicité.

Je sors d'un milieu ouvrier franco-américain. Je suis né à Woonsocket, dans l'état du Rhode Island, dans une famille chrétienne pratiquante. Je suis d'une famille de 19 enfants (10 filles, 9 garçons), le quatrième et aîné des garçons. Chez nous il n'a jamais été question de savoir si oui ou non nous irions à la messe le dimanche: tous y assistaient. Chapelet et prière en famille le soir, jusqu'au milieu des années 50, alors que la famille a commencé à se disperser. Habitude de faire la prière avant les repas; messe en carême. Pendant quelque temps en 1949 on a marché trois milles pour se rendre à l'église, faute de moyen de locomotion.

Mon père, grand chrétien, était ouvrier en textiles; il a travaillé dans les « factoreries » de Woonsocket et

environs, ainsi que de Springfield, Massachusetts et Meriden, au Connecticut, jusqu'à sa retraite alors qu'il devenait propriétaire d'un petit magasin dépanneur dans le village de Hill, au New Hampshire. Mes parents se sont définitivement retirés à Meriden sur la fin des années 1970. Papa est décédé en janvier 1992, et maman demeure toujours le « ciment » de la famille, malgré ses 88 ans bien sonnés.

Mon jugement sur mes parents est très positif. Papa travaillait dur et fort, jusqu'à 20 heures par jour pour mettre du pain sur la planche et vêtir toute la marmaille. Maman, elle, était aux chaudrons, à la lessive ou la couture jusqu'aux petites heures du matin.

L'éducation et la formation intellectuelle ont toujours tenu une place très importante dans la vie de mes parents qui étaient tous deux très bien scolarisés, d'après les critères de leur temps, papa ayant terminé sa 10e année et maman étant finissante du collège commercial de Woonsocket. On lisait beaucoup, chez nous, maman ses annales (l'Oratoire, la Bonne sainte Anne, Notre-Dame-du-Cap, et le Saint Anthony Messenger) et papa se plongeait dans ses études par correspondance sur les textiles. Toutes mes études ont été faites dans un cadre religieux, dans les écoles paroissiales de Woonsocket (Soeurs de la Présentation de Marie, Franciscaines missionnaires de Marie, Religieuses de Jésus-Marie) et aux collèges des Frères du Sacré-Coeur.

Durant mes études ce sont deux frères du Sacré-Coeur qui ont eu le plus d'influence sur moi, et aucun d'eux ne m'a jamais enseigné. Le premier était un « vieux » frère approchant la soixantaine qui me recevait souvent chez lui, il était un peu comme mon conseiller spirituel. L'autre était le bibliothécaire du collège qui orientait souvent mes lectures, surtout françaises. C'est lui qui m'introduisit à Charles de Foucauld, à sa biographie par R. Bazin, et à ses écrits. Aussi, les Petites Soeurs de l'Assomption, ces « garde-malades des pauvres à domicile » y ont été pour beaucoup, ainsi qu'une tante, sœur de papa, Religieuse de Jésus-Marie, aujourd'hui âgée de 89 ans. Mes parents ne m'ont jamais parlé comme tel ni du sacerdoce ni de la vie religieuse, mais ils m'ont toujours encouragé dans mon intérêt aux choses de l'Église, et c'était comme si ça allait de soi que ma vocation se développe dans le sens du sacerdoce. J'ai été enfant de chœur environ deux ans, un « ministère » que j'ai dû abandonner en sixième année lorsque nous avons déménagé trop loin de l'église que nous fréquentions. Pour ce qui en est des prêtres que j'ai connus, il n'y en a aucun qui m'a marqué ou encouragé de quelque façon à devenir prêtre, avant que je ne me dirige chez les Oblats.

J'entrai au juniorat des Pères Oblats à Bar Harbor, Maine, en 1955, en « cours préparatoire » dont le but était de parfaire les connaissances en latin et français des petits francos. Fin juillet 1958, j'entrai au noviciat des Oblats, à Colebrook, New Hampshire. Après près d'un an de noviciat je rentrais dans ma famille, plutôt que de suivre les conseils de mon directeur spirituel qui aurait voulu que je me dirige chez les Voluntas Dei, institut séculier nouvellement fondé (juillet 1958). Mais à l'époque, sortant tout frais d'une communauté, je n'étais pas trop friand de m'en attacher une autre. Ceci devait venir environ un an plus tard, en 1960.

C'est avec l'encouragement de mon ancien maître des novices que je répondais enfin à l'appel du Seigneur en entrant dans l'Institut Voluntas Dei, le 9 septembre 1960. L'Institut était très jeune, nous avions comme personnel, à part du Père Louis-Marie Parent, o.m.i., notre fondateur, un jeune Oblat d'un an d'ordination, un prêtre anciennement de Sherbrooke et un autre, camérier secret de Pie XII, qui venait de la Yougoslavie. Pour le reste, nous étions un « gang » de jeunes bien intentionnés mais sans expérience aucune. Je me rendis vite compte que le style de vie des Voluntas était bien différent de ce que j'avais connu durant quatre ans chez les Oblats. À l'époque, les Voluntas qu'étaient leur nourriture aux marchés de Trois-Rivières et du Cap-de-la-Madeleine, chaque vendredi soir et samedi après-midi. Cet exercice m'a été pas mal traumatisant. Le plus humiliant était que les marchands nous connaissaient bien avec nos soutanes et nos sacs fleuris, mais certains semblaient prendre un malin plaisir à attendre que nous leur demandions de vive voix « la charité au nom du bon Dieu ».

Après mes études philosophiques à Trois-Rivières, il y eut une période de trois ans durant lesquels je suis allé enseigner à Roberval et au Séminaire Saint-Victor-de-Beauce. J'entrai au Grand Séminaire Saint-Joseph-Ouvrier, à Red Rapids, en 1965, pour faire ma théologie et je fus ordonné prêtre en 1969. Je suis allé comme diacre à Baie-Comeau pour enseigner dans les deux écoles anglaises. Je revenais dans le Diocèse d'Edmundston en juin 1971, entreprendre le ministère à Plaster Rock et Red Rapids. À l'exception d'environ six mois, tout mon ministère sacerdotal s'est exercé au Diocèse d'Edmundston, aussi je n'ai pas peur de parler de « mon diocèse », de « mes confrères prêtres du Diocèse d'Edmundston ». Je me suis toujours senti bien intégré et très bien accueilli par tous, depuis tant d'années que je suis ici. À part Plaster Rock et Red Rapids, j'ai exercé mon ministère à Aroostook, St. Patrick, Tilley, Perth-Andover, Maliseet, Assomption, à Grand-Sault, et Notre-Dame-des-Sept-Douleurs à Edmundston. L'apostolat de l'éducation de la foi des adultes m'a toujours tenu à cœur, et je continue toujours mon engagement avec la « School of Faith », l'École de la Foi (secteur anglais). J'entreprends ma dernière année de licence en droit canonique à l'Université Saint-Paul d'Ottawa.

Je ne peux m'expliquer à moi-même ni à d'autres comment cela s'est fait que je sois prêtre aujourd'hui, que le Seigneur s'est penché sur moi plutôt que sur tant d'autres plus méritants que moi. C'est bien là pour moi un des secrets du Père à mon égard. Tout jeune enfant, ma tante religieuse m'avait dit que si je priais la Sainte

Vierge et lui adressais trois « Je vous salue, Marie », avant de m'endormir, je deviendrais prêtre un jour... Ça doit être vrai!!! De toutes façons, je les continue encore chaque soir, ces Ave, ils font partie de ma prière quotidienne.

Je suis heureux d'être Voluntas Dei, je suis heureux d'être prêtre, je suis heureux de faire partie du presbyterium d'Edmundston. Je crois que le plus grand don que mon Institut m'a fait a été de me former à l'acceptation de tout dévouement. Je suis prêtre depuis près de 35 ans, et j'ai souvent dit que je ne me vois pas dans le ministère paroissial, que c'est dans l'enseignement que j'aurais voulu me lancer. Je crois avoir appris, ainsi, à « fleurir où le Seigneur m'a planté », et c'est ça, je crois, le secret pour être heureux dans la voie que le Seigneur nous a tracée.

---

**Lang, Mgr Urbain, P.H.**

**« Ma vocation à la prêtrise »**

Il est difficile de donner la cause précise de ma vocation à la prêtrise. De façon générale, je peux dire que j'appartenais à une famille foncièrement chrétienne. Ma mère a été élevée catholique par une mère protestante, Annie Douglas. Celle-ci a été baptisée catholique le 6 janvier 1910, alors que ma mère avait un peu plus de 21 ans. Ma grand-mère avait un respect inégalable pour la religion. Séminariste, je portais la soutane. C'était la coutume de ce temps-là, dans les années 30 et 40. Ma grand-mère me portait un respect rare. Malheureusement, elle mourut subitement le 9 février 1938, soit trois mois avant mon ordination.

Je demeurais tout près de l'église, à Clair. À l'âge de 8 ans, je commençai à servir la messe.

À l'âge de 11 ans, mes parents m'envoyèrent étudier au Couvent de Saint-Basile, où, il y avait un pensionnat pour garçons. Nous avions l'occasion de voir le curé, Mgr Louis-Napoléon Dugal, deux ou trois fois par semaine.

Ensuite, en 1927, je m'en allai étudier au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Québec, dirigé par des prêtres séculiers. J'y restai sept ans pour mes études classiques.

Ensuite, en 1934, je commençai mes études théologiques au Séminaire Saint-Coeur-de-Marie, dirigé par les Pères Eudistes.

Les interventions de ces personnes, depuis ma tendre enfance ont, sans doute, contribué à développer ma vocation.

Il y aurait, sans doute, beaucoup d'autres choses à dire sur le sujet, mais ce que je viens de mentionner explique, en partie, ma vocation.

---

**Levasseur, P. Almer**

**« Une présence réconfortante »**

Né en 1937, l'aîné d'une famille de cinq enfants dont un frère et trois soeurs, j'ai été élevé dans un milieu très pratiquant, fervent, un père et une mère impliqués dans les causes sociales et surtout religieuses. J'ai fait mes études primaires à une école tenue par les Filles de la Sagesse. Quant à mes études secondaires et collégiales, je les ai suivies au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, alors dirigé par des prêtres diocésains. Étant jeune, j'ai bénéficié de certains fondements d'ordre spirituel et religieux. Dès l'âge de treize ans, je me retrouve sur les bancs du collège. C'est là que je fis la rencontre de mon directeur spirituel qui devait devenir plus tard, l'évêque du diocèse de Chicoutimi. J'ai été impressionné par cet homme sûr de lui-même, mystique, distingué mais aussi très fort et très présent. En sa compagnie, j'ai débuté ma recherche spirituelle qui marquait également le début de mon devenir vocationnel.

Avant mon entrée au collège, j'avais été marqué par mon expérience de deux années vécues dans le scoutisme. Une pensée du fondateur m'a toujours impressionné: « Que le monde soit meilleur parce que vous y êtes passé ». En méditant aussi un texte de l'Évangile, j'avais remarqué une parole que j'ai souvent méditée par la suite: « À quoi est comparable le Royaume de Dieu ? À quoi le comparer ? Il est comparable à une graine de moutarde qu'un homme prend et plante dans son jardin. Elle pousse, elle devient un arbre, et les oiseaux du ciel font leurs nids dans ses branches » (Lc13,18-19). Quelque chose de si petit... presque invisible... qui peut devenir si grand... si riche! J'ai aussi connu des prêtres dont la vie et la présence m'ont beaucoup

fasciné, en particulier le prêtre qui m'a conféré le baptême: c'était un homme de grande piété, humble, cultivé, entièrement donné à Dieu et aux autres, qui semblait tellement aimer sa tâche, un ministère, somme toute, qui le rendait heureux. Ce qui me revient encore aujourd'hui, c'est son accueil et son sourire. Tous ces événements particuliers de ma jeune vie, ont été déterminants dans mon cheminement vers la prêtrise.

Ce qui a d'abord et avant tout motivé mon choix de devenir prêtre, était le désir d'être une présence réconfortante dans la vie des autres. Il y avait juste un mot en tête: servir. Je me souviens qu'à cette époque de mon cheminement vocationnel, j'ai hésité pendant une certaine période de temps, entre la médecine et la prêtrise. L'hésitation entre « la guérison physique » et « la guérison spirituelle »! Je voulais me retrouver près des gens, des personnes souffrantes, en difficulté, et les conduire autant que possible à une vie meilleure. Avec ces quelques années d'expérience enrichissante, à vingt ans je m'orientai vers la prêtrise.

De mes années de Grand Séminaire, de 1958 à 1962, je retiens le souvenir de quelques prêtres enseignants, dont deux prêtres français: hommes cultivés, disciplinés, humanistes, mystiques. J'y ai vécu une expérience de vie communautaire, une découverte de la liturgie, du silence. Déjà, à cette période de mes études théologiques, on sentait cette « révolution tranquille » qui pointait, les défis à la société et à l'Église qui émergeaient, le Concile qui s'annonçait comme devant favoriser une « ouverture de l'Église sur le monde ». On se surprenait, tout à coup, à croire à des changements en profondeur à l'intérieur même de l'Église, malgré les réserves de certains enseignants à ce sujet.

Jusqu'à mon ordination sacerdotale, j'ai vécu ma vie dans une société qui ne « changeait pas ». Mes années se sont déroulées dans une Église marquée par une longue tradition de pratique religieuse, où le prêtre oeuvrait dans les secteurs autant sociaux que religieux. Arrive le Concile Vatican II durant les premières années de mon ministère pastoral. Mon existence a été alors marquée par le changement, par l'adaptation, conséquences évidentes du renouvellement préconisé par le Concile. Le pape du temps, Jean XXIII, avait lancé sa fameuse invitation à « l'Aggiornamento » (adaptation au progrès et à l'évolution du monde actuel). Des mutations profondes apparaissent dans la société, dans l'Église d'ici et d'ailleurs: remises en question de vérités qui semblaient immuables, nouveaux modes d'être et d'agir pour tous y compris pour les prêtres. Ce fut pour moi, une période exaltante, qui m'a profondément marqué par son vent de fraîcheur et de liberté que ces années ont soufflé sur la société et sur l'Église.

Des trois principales fonctions pastorales que j'ai exercées jusqu'ici, c'est-à-dire la liturgie, l'animation d'une communauté et l'éducation de la foi, je peux dire que les trois ont occupé ma vie. J'y ai toujours visé à porter ma pierre dans l'édification de l'Église. Ce que le Seigneur attend de moi, c'est que je porte du fruit, peu importe la nature même de mon travail pastoral. La fécondité de mon travail dépend toujours du lien avec le Seigneur, comme « la branche qui est rattachée à la vigne » (Jn 15,1). C'est la condition « sine qua non » d'être, en vérité, prêtre de Dieu et prêtre des gens d'aujourd'hui.

La vie du prêtre est en réalité une histoire d'amour: histoire d'amour avec Dieu et avec les gens. C'est une histoire qui comporte assurément ses joies et ses souffrances, ses succès et ses échecs, ses grandeurs et ses misères, ses sécurités et ses crises, ses louanges et ses critiques.

En somme, l'aventure du prêtre est celle de la foi, il faut s'en remettre à Dieu, Lui qui est Amour. La vie du prêtre est un mystère, le mystère de Dieu communiqué aux humains pour leur apporter l'essentiel: l'amour. Malgré ma faiblesse, je veux continuer à proclamer l'essentiel, par toute ma vie. Car il y a Quelqu'un, un jour, qui « m'a séduit et je me suis laissé séduire ». Et lorsqu'à la fin je rentrerai à l'appel de Dieu, j'espère pouvoir l'entendre dire: « Viens, fidèle serviteur... » (Mt 25,21).

---

Lévesque, P. Guy, p.m.é.

« Comme un trésor »

J'avais sept ans et j'étais en troisième année à l'école primaire du village (Saint-Basile) lorsqu'un jour, la religieuse enseignante de ma classe décida de nous faire écrire sur un bout de papier ce que nous pensions faire lorsque nous serions devenus adultes. Sérieuse question!

Pour nous éclairer dans notre choix, elle écrivit au tableau une liste de carrières possibles. Un mot dans cette liste captiva mon attention: le mot « missionnaire ». Ce n'est cependant pas ce que j'écrivis sur mon bout de papier car j'avais déjà entendu des récits missionnaires, comme l'histoire de Jean de Brébeuf et de ses compagnons ou celle des martyrs de l'Ouganda et je ne voulais pas mourir martyr!

Mais je peux affirmer que déjà à cet âge tendre, la semence de la vocation missionnaire venait d'être plantée dans le jardin de mes désirs et de mes aspirations les plus profondes. Cette semence allait devenir un idéal de



vie qui se renforcerait au cours des années de ma jeunesse. Ce rêve d'enfant ne s'évaporerait pas avec le temps, au contraire il deviendrait un appel dont le sens allait désormais captiver mes énergies et orienter ma vie. « Le Royaume des cieux est comparable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme a découvert: il le cache à nouveau et, dans sa joie, il s'en va, met en vente tout ce qu'il a, et il achète ce champ. » (Mt 13,44)

J'ai souvent réfléchi à cette belle parabole de l'Évangile qui exprime et illustre si adéquatement ce quelque chose de grande valeur que j'ai un jour trouvé. Peut-être serait-il plus correct de dire qu'un trésor m'a été offert; trésor mystérieux et capable de captiver mon cœur. J'avais le choix de le prendre ou de le laisser aller. Je l'ai accueilli et il est demeuré jusqu'à ce jour ma plus grande richesse.

## Un cheminement graduel

Au cours de mon enfance et de mon adolescence, mon attrait pour la vie missionnaire s'est consolidé. Et je me souviens qu'envisager la vie missionnaire a toujours été pour moi lié à la vie sacerdotale. Était-ce parce que dans les années '50 l'engagement à la vie missionnaire à l'étranger ne se matérialisait que dans la vie religieuse ou sacerdotale ?

Toujours est-il que j'envisageais de partir un jour quelque part dans le monde pour partager ce que j'avais reçu et pour faire connaître Jésus et son message. Je lisais avidement toute publication missionnaire, y compris la Revue « Missions-Étrangères ». Tous les récits des missionnaires, hommes et femmes, m'impressionnaient. Ils éveillaient, maintenaient et nourrissaient ma flamme intérieure. Saint François-Xavier, le docteur Schweitzer, le Père Damien de Veuster, l'apôtre des lépreux sur l'île de Molokai, le docteur Tom Dooley... incarnaient une part de ce que je voulais devenir.

À la fin de mon cours classique, je me rappelle avoir été pris entre deux feux face à un choix qui allait qualifier ma vie missionnaire: allais-je être missionnaire comme médecin ou comme prêtre ? Le 26 décembre 1964, par un temps exceptionnellement doux et pluvieux, en marchant dans mon village d'origine, je pris une décision. C'est comme si le raisonnement humain d'une part et la perception de foi d'autre part s'étaient donné rendez-vous. J'optai pour le séminaire, misant totalement -et non sans difficulté- sur un appel longtemps entendu, sur un trésor graduellement déterré.

Le temps de formation au Séminaire de Pont-Viau sanctionna mon appel et à l'été de 1970, j'étais ordonné prêtre dans ma paroisse natale.

## Ma petite histoire missionnaire

Le jour de Noël de la même année, je quittais le Canada pour les Philippines. Si Jésus, l'Homme-Dieu, a pu franchir la distance entre le ciel et la terre pour naître parmi nous et être l'un de nous, franchir l'Océan Pacifique et aller vivre à ses confins devait bien être la moindre des choses à faire! Je servis l'Église des Philippines pendant une dizaine d'années dans le ministère pastoral et dans la formation des futurs prêtres philippins.

Puis, au début des années '80, un autre champ d'évangélisation m'attendait en Afrique. Avec trois confrères, je fis partie du premier groupe qui alla au Soudan. C'était comme tout recommencer à neuf, avec l'apprentissage d'une nouvelle langue -l'arabe- et l'adaptation à un nouveau pays avec tous ses aspects géographiques, historiques, culturels et sociaux particuliers.

Aux Philippines, j'avais pu contempler la belle mer bleue du Pacifique; au Soudan, j'allais contempler l'immensité du désert du Sahara. Le bel océan bleu est alors devenu à mes yeux une vaste plaine de sable jaune traversée par le Nil! Mais en passant de la mer au désert, de la situation d'une Église développée à celle d'une Église jeune dont la croissance est affectée par une désastreuse guerre civile, j'ai toujours continué à partager le trésor précieux de l'Évangile.

J'ai vécu au Soudan de 1984 à 1999, oeuvrant surtout à la formation des futurs prêtres soudanais. En 1999, je revenais au Canada pour entreprendre un terme de trois ans dans le travail d'animation missionnaire. Ce travail fut exigeant et enrichissant à la fois.

Cette année 2002 marque une autre transition pour moi. Je termine mon travail d'animation missionnaire à l'été et je retourne au Soudan à l'automne.

Ma vie missionnaire continue. Le trésor découvert continue de me captiver et je désire continuer de le partager « jusqu'aux confins de la terre »...

---

Lévesque, P. Lucien  
« Tu seras ici à ma place! »

François « Ti Fam » Lévesque épousa le 23 juillet 1922, la veuve Agnès Cyr, de qui naquirent six enfants: Noé était le plus âgé des six, tandis que moi, Lucien, j'étais le bébé des garçons. Mais à la naissance du sixième et dernier des enfants, un événement tragique arriva, puisque ma mère décédait en donnant naissance à cet enfant, qui était une fille. J'étais alors âgé de trois ans et demi.

Mon enfance fut marquée par la perte de ma mère, dont je n'ai souvenir qu'un instant, lorsqu'une de mes tantes me leva dans ses bras, pour la regarder dans sa tombe, déposée sur son lit. Par la suite, je voyais mon père pleurer, lui qui avait de la difficulté à mettre les deux bouts ensemble pour faire vivre sa famille, des produits de la terre, puisque de précédents mariages, il y avait six autres enfants plus ou moins jeunes. Quelles épreuves mon père a eues à traverser! Durant mon enfance, ce sont mes soeurs plus âgées qui, à tour de rôle, se sont occupées de nous les plus jeunes, ma soeur naissante ayant été adoptée par mon grand-père maternel, demeurant à deux pas de chez nous.

Un jour, avec des cousins-jumeaux, demeurant sur la ferme voisine, je fis mon entrée au Couvent de Saint-Basile pour entreprendre ma cinquième année. Les Religieuses hospitalières nous donnaient une éducation complète. Puis trois ans plus tard, j'entrai au Collège de Bathurst, allant ensuite terminer mon baccalauréat au Collège Sainte-Anne-de-la-Pointe-l'Église, en Nouvelle-Écosse.

Dans mon enfance, à la maison ou en vacances, j'ai vécu très proche de la vie paroissiale, nous qui restions voisins du presbytère, ce dernier faisant face à l'église paroissiale. Le curé nous amenait souvent faire des promenades, et nous, nous lui rendions de nombreux services. Nous ne manquions pas la messe sur semaine, ni les heures de prières, les Quarante-heures, la prière du soir, et j'en passe.

Il faut avouer que mon père était un exemple parfait d'un chrétien fervent et exemplaire, armé d'une très grande foi solide. Il a été pour moi d'une influence marquante. En plus, chaque fois qu'un produit de la ferme arrivait à maturité ou sur la table à manger, quelques morceaux étaient déjà rendus chez Monsieur le Curé.

Un petit fait qui m'est resté gravé jusqu'à aujourd'hui est celui-ci: un jour, à la messe sur semaine, enfant de chœur, j'ai voulu présenter la bourse, posée près du tabernacle, afin que le Père Claude Cyr, alors curé, puisse y déposer le corporal plié. Et voyant que je ne pouvais l'atteindre, étant trop petit, ce dernier me dit: « Tu vas grandir, et peut-être qu'un jour, tu seras ici à ma place! » Cette simple phrase venant d'un homme de grande foi comme lui, m'est restée gravée toute la vie. C'est à partir de ce moment que je priai à tous les jours pour connaître ma vocation et aussi grandir, m'imaginant mal qu'un gars de petite taille comme moi puisse devenir prêtre un jour.

Et j'ai grandi et cet appel s'intensifiait de jour en jour. Une force intérieure m'entraînait vers cette vocation. Et, à la fin, et à la réception de mon B.A., je me dirigeai vers le Grand Séminaire de Halifax, envoyé par mon évêque de l'époque, *Mgr Joseph-Roméo Gagnon*. Je m'étais dit: « Il faut que j'aille voir si c'est vraiment ma place. » À la fin de ma première année, j'ai été capable de dire à mes amis-es que j'avais trouvé ma vocation et que je me sentais vraiment appelé. Et ce fut là que je terminai mes trois autres années de théologie.

Je termine ce court exposé de ma vocation en mettant l'emphase sur les points suivants:

D'abord le milieu familial, qui fut un bel exemple de prière intense en famille et en église, a été un grand encouragement tout au long de mon enfance et de ma préparation: l'unité, le travail à la maison favorisaient cette préparation. La communauté elle-même était d'un grand soutien moral et exemplaire.

La paroisse de Saint-André avait déjà plusieurs vocations religieuses, touchant de nombreuses familles, ce qui était aussi un bel encouragement de leur part. Et notre paroisse a eu de très bons prêtres, curés et vicaires, nous encourageant continuellement à la suite de Jésus. D'ailleurs, lors de mon entrée au Couvent de Saint-Basile, le vicaire Père Hermel Daigle, était venu m'y reconduire avec mon frère, Noé.

Avec les Religieuses hospitalières à Saint-Basile, avec la communauté des Pères Eudistes durant mes études, j'ai pu développer et approfondir ma vocation. Je leur en suis reconnaissant.

Tout au long de mon ministère, j'ai connu de grandes consolations et beaucoup de joie. Les épreuves, la maladie ont donné plus de force à ma foi et plus d'élan à servir. Il me fallait servir.

Je remercie le Saint Esprit, l'Église, les confrères, ma famille, les anciens prêtres à Saint-André, mes bienfaiteurs, ma paroisse et tous ceux et celles qui m'ont soutenu.

---

**Michaud, P. Bertin**

« Une place à la jeunesse! »

Raconter mon histoire vocationnelle après bientôt dix-huit années d'ordination, me semble être une tâche bien difficile qui demande un effort grandiose de mémoire, laquelle commence à défaillir! Toutefois, en y réfléchissant sérieusement, dix-huit ans ce n'est pas tellement lointain lorsqu'on est bien dans ses choix, et il faut dire que le temps passe vite lorsqu'on est où Dieu nous veut!

La genèse de ma vocation commence probablement bien avant que je puisse m'en souvenir; au berceau diront certains, ou encore dès le sein de ma mère, comme disait le prophète. Ce dont je me souviens par contre est que mes parents étaient respectueux des prêtres et de l'Église. En famille, la prière avait une place importante même si cela ne nous plaisait pas toujours. Comme bien d'autres, j'ai connu brièvement le chapelet en famille et la joie de tous les enfants de mon âge lorsqu'il fut retiré des ondes de la radio. Les dimanches étaient des jours de fêtes qui s'étendaient bien au-delà de la messe. Mais le plus important rôle que ma famille joua dans mon histoire vers le sacerdoce est le respect du sacré, les valeurs vécues, véhiculées et transmises tout en conservant un juste équilibre dans toutes choses, y compris le religieux.

Très tôt dans mes jeunes années d'adolescence, les curés de la paroisse où je grandis, furent déterminants dans le choix que j'allais faire. Dynamiques et impliqués dans la vie de tous les jours, ces quelques prêtres donnaient une place de choix à la jeunesse dont je faisais partie et m'ont ainsi ouvert l'esprit à une possibilité de devenir comme eux. Ayant l'air heureux dans ce qu'ils faisaient, ils ont renforcé en moi un désir secret que je n'osais dire à personne.

Rendu à l'université, je sentais que mon choix de carrière devait se concrétiser. Craignant de regretter toute ma vie un choix que je n'aurais pas fait par peur que les autres se moquent de moi, je me dirigeai donc en théologie et au Grand Séminaire. Rien n'était cependant certain et je dois dire qu'à plusieurs reprises, j'aurais bien aimé que le supérieur me dise que je n'étais pas au bon endroit. Mais non, la décision devait être la mienne et celle du Christ. Je ne pouvais comprendre pourquoi Il semblait me choisir. D'autres avaient tellement plus de talents, étaient plus dignes, plus saints ... Pourquoi moi ? J'avoue que je ne comprends toujours pas mais aujourd'hui comme alors, je fais confiance.

Il y a eu des moments où j'ai eu peur de cet engagement. Il y a eu des moments d'incertitude. Mais jamais il n'y a eu des moments de regrets profonds.

Aujourd'hui, comme à l'époque de ma formation, j'entends toujours ces paroles qui m'ont permis de continuer et qui m'interpellent encore fortement: « Ne crains pas! N'aie pas peur! Suis-moi! »

---

**Michaud, P. Claude**

« Il y eut quelqu'un... »

Il y eut le Père Gérard Deschênes. Il était missionnaire auprès d'une communauté amérindienne dans le Parc de La Vérendrye. C'était le cousin de maman. Elle l'aimait bien. Pour papa c'était un homme remarquable, un homme de devoir. Les quelques visites qu'il fit au Nouveau-Brunswick laissèrent en moi une profonde impression. C'était un homme tout simple, spontané et affectueux qui aimait ses propres cousins. Durant mes années d'adolescence au collège, il était l'absent dont la présence demeurait puissante. Je ne pensais pas pour autant, pendant ce temps, à devenir un jour prêtre. Les études, les lectures, le sport et au cours des dernières années, les filles, occupèrent mon esprit.

Vers l'âge de 16-17 ans, alors que j'étais en Belles-Lettres et Rhétorique, un fort intérêt se développait en moi pour la cause ouvrière. Je lisais avidement les grands textes des papes dont Rerum Novarum et Quadragesimo Anno qui me sensibilisaient à la fois aux transformations socio-culturelles de l'époque dénonçant la puissance du capital et la situation fragile des travailleurs. Je me sentais spontanément du côté des travailleurs. Instinctivement, je me voyais militant à la première ligne des rangs du mouvement syndicaliste. Ces sensibilités dormaient en moi alors que durant mes deux années de philosophie, augmentait mon goût pour le travail académique qui n'avait jamais récupéré beaucoup de mon énergie jusque-là. La philosophie et la physique devenaient une source de plaisir.

Durant ma dernière année en philosophie, je songeais à poursuivre mes études en physique. Mais voilà que dans la période de Pâques, alors que le temps de se brancher était arrivé, les choses n'étaient plus claires du tout. Ce qui se présentait à mon esprit avec de plus en plus d'insistance, se ramenait à l'interrogation suivante: « Que faire pour que la situation des travailleurs s'améliore et qu'il y ait plus de justice dans notre société ? » La réponse m'apparut nette. Les hommes engagés dans la lutte pour la justice sociale étaient des prêtres. C'est là que je devais aller. Ma décision se fit sans débats intérieurs déchirants.

En juin, je me rendis à l'évêché. **Mgr Joseph-Roméo Gagnon**, qui m'accueillit, décida que j'irais faire mes années de théologie à Québec. Pour un garçon des Maritimes, cela n'était pas enthousiasmant. Aller vers la grande ville faisait un peu peur. Au cours de ma première année au Grand Séminaire, je subis le choc de l'omniprésence du clergé à Québec. Des sentiments anticléricaux montèrent en moi; ce qui de façon paradoxale n'entraînèrent pas de remise en question de ma décision de faire un prêtre.

Des changements profonds de société étaient en cours. Les syndicats catholiques allaient bientôt laisser place à des syndicats laïques. Avec le résultat que jamais je n'ai mené la moindre lutte dans ce domaine. Comme quoi la vie se charge de brouiller les pistes que l'on avait cru suivre au départ!

J'ai été un prêtre heureux malgré les épreuves qui tôt ou tard ont croisé ma route. Je me vois maintenant, sans regret, comme un dernier de série. Les prêtres de demain seront autres. Les règles seront différentes. Seule demeurera, parce que fondamentale, la volonté de rendre plus humain ce monde, ou selon le langage de l'Évangile, la volonté de construire le Royaume dont Jésus a rêvé.

---

**Nadeau, P. Laurent**  
« Un rêve indicible »

C'est mon milieu familial qui a le plus contribué à la découverte et au développement de ma vocation sacerdotale. Je crois que l'Esprit a gratifié mes parents d'une foi et d'une générosité qui ont servi de terrain propice à l'éclosion de cette vocation.

Pour mes parents comme pour bien d'autres, la pratique des vertus chrétiennes de l'amour et du pardon dans la famille modelait notre esprit et notre comportement sur une base quotidienne. Leur but était de faire de nous (trois filles et six garçons) des personnes responsables et heureuses. Chacun contribuait activement et à la mesure de ses capacités, dès le bas âge, au bien-être de toute la famille. La solidarité était une nécessité pour la survie matérielle, en même temps qu'une école de partage sur le plan psychologique qui favorisait l'orientation propre de chacun. Il n'y avait aucune pression quant à cette orientation, mais chacun sentait le besoin de s'engager résolument, étant assuré du support de toute la famille.

Dès l'âge de treize ans, j'ai décidé de devenir prêtre. Ma seule crainte était de n'y point parvenir, faute d'argent ou par suite de blessures aux mains. Mon père, étant menuisier, se blessait trop souvent aux mains. Mais la Providence veillait!

C'était au début de la deuxième Guerre mondiale et le travail était devenu abondant. Tous les garçons de 15 ans trouvaient facilement un emploi. Avec quelques dollars et surtout avec l'aide de mes parents, j'ai pu enfin commencer mes études en septembre 1942, au Petit Séminaire de Saint-Victor-de-Beauce. Un de mes frères, Yvon, était déjà là depuis un an et un autre, Jean-Médard, s'est joint à nous, deux ans plus tard. Un quatrième, Alonzo, avait plutôt choisi le Collège Saint-Joseph près de Moncton. Une saine émulation! Mes deux autres frères, Dave et Aimé, étaient déjà mariés. Deux de mes soeurs, Yvonne et Yvette, étaient mariées elles aussi. La plus jeune, Laurette, était secrétaire. Si je les ai tous nommés, c'est que chacune et chacun a été l'artisan actif et fier de ma vocation au sacerdoce.

En second lieu, je dois une dette de reconnaissance sans borne à mon curé d'alors, Mgr William Conway et au Père Camille Côté, un des vicaires de la paroisse, qui ont été en ce moment de ma vie des exemples précieux de la beauté et de la grandeur du sacerdoce. Grâce à eux, je me suis senti attiré à faire partie de cette nouvelle famille.

La réalisation de mon idéal passait maintenant par Saint-Victor-de-Beauce où j'ai vécu huit années d'adolescence et de formation dans cet oasis d'étude et de prière. Que de dévouement et de générosité de la part d'une vingtaine de prêtres diocésains qui donnaient, contre un salaire de 200,00\$ par année, toute leur vie pour la formation de nouveaux prêtres surtout, mais aussi de nombreux laïcs. Ils nous préparaient pour un monde qui attendait notre contribution personnelle à sa promotion humaine et spirituelle. La réalisation de mon rêve se précisait chaque jour davantage.

Et me voilà maintenant au Grand Séminaire de Halifax. Pour moi, c'était comme une entrée au paradis, tellement je me sentais heureux. Pour le monde catholique, l'année 1950 fut marquée par la proclamation du dogme de l'Assomption. C'est donc sous le manteau protecteur de la Vierge que j'ai entrepris cette année-là cette dernière étape vers le sacerdoce, et c'est à l'occasion du Jubilé Marial de 1954 que je suis arrivé au but. La devise: « À Jésus par Marie » était donc vraie! D'autant plus que les Pères Eudistes qui ont si généreusement formé de nombreux prêtres pour les Provinces de l'Atlantique ont une profonde dévotion pour le Coeur de Marie.

Si bien encadré par eux et par la Vierge, j'ai reçu l'ordination sacerdotale des mains de **Mgr Joseph-Roméo Gagnon**, à Edmundston, le 12 juin 1954.

Depuis, je ne cesse de proclamer des louanges au Seigneur et de remercier tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce rêve indicible.

---

**Numbi Phaku Mavambu, P. Joseph, f.d.**

**« Je viens vers toi, tel que je suis! »**

Les premiers missionnaires qui débarquèrent dans ma région natale congolaise sont des membres de la Communauté Missionnaire de l'Alliance, une branche américaine de l'Église protestante. Ils ont assuré pendant plusieurs années le monopole de l'évangélisation dans notre milieu.

Plusieurs membres de ma famille ont exercé des responsabilités dans l'implantation de ladite Église et sont restés des proches collaborateurs des pasteurs. À ma naissance, j'étais parrainé par la famille du pasteur Taylor chez qui j'ai passé une bonne partie de mon enfance. Ils m'ont donné le nom d'un de leurs fils « Harold ». Mon grand-père, diacre, parcourait de longues distances à pied, pour l'annonce de l'Évangile.

Parvenu à l'âge scolaire, j'étais inscrit à l'école catholique que fréquentaient déjà deux de mes frères; acte qui n'a pas plu au couple Taylor. En réaction, ils ont coupé tout contact avec ma famille, l'accusant d'avoir livré leur filleul aux catholiques. Rentrés aux États-Unis quelques années après l'accession de notre pays à l'indépendance, ils ont tourné la page. Mes parents et toute ma famille ont cependant gardé leur foi en Dieu et ont continué à fréquenter l'Église.

Les prêtres catholiques s'intéressaient beaucoup à notre village. Ils nous visitaient régulièrement et présidaient des soirées de prières dans tous les villages de la région, même si les catholiques y étaient minoritaires.

Rendu en quatrième année primaire, je me suis inscrit au catéchuménat en vue du baptême. Pour en avoir le coeur net, l'Abbé Supérieur de l'époque a demandé l'avis de mes parents avant de m'accepter au baptême. Avec leur accord, j'ai reçu le baptême à l'âge de 9 ans et 5 mois. J'étais le troisième de la famille à être baptisé dans l'Église catholique.

À la fin de mon école primaire, je n'étais pas admis au petit séminaire parce que je suis né de parents fréquentant l'Église protestante. J'étais alors orienté dans une autre école. À partir de l'année 1970, ma paroisse d'origine n'avait plus de prêtre résidant. Cette situation inspira en moi l'idée de devenir prêtre. La dernière année de mes études secondaires (1976), je l'ai dit à ma mère qui, au premier abord, s'opposa à mon projet. C'est alors que je me suis lancé sur le marché de l'emploi, en enseignant pendant deux ans dans une école dirigée par des missionnaires protestants. Se souvenant de mes souches, ces derniers voulaient encore me ramener à l'Église protestante. Peine perdue. Je préférais parcourir trois kilomètres à pied pour participer à la messe que d'aller au culte protestant dont l'église était à cinq minutes de marche.

Un soir du mois de mai 1978, au cours d'un entretien avec ma mère, cette dernière est revenue sur mon projet de devenir prêtre. C'est alors qu'elle m'adressa ces paroles déterminantes pour moi. Je cite: « Mon fils, je t'ai mis au monde, mais je sais que c'est de Dieu que nous t'avons reçu. S'il veut que tu sois à son service, je ne te l'empêcherai pas. Pardonne-moi mon refus l'autre fois. » Quelques jours après, j'ai écrit à notre Évêque pour lui adresser ma demande d'admission au Grand Séminaire. La réponse positive ne tarda pas. C'est avec joie que j'ai dit aurevoir à mes responsables de l'école, mes collègues professeurs et mes élèves pour me lancer dans l'aventure de la formation sacerdotale.

Durant les six années du séminaire et le stage passé dans différentes paroisses de campagne, des cités comme des villes, j'ai appris à faire le lien entre les notions académiques et la réalité. Dans la persévérance et la patience, j'ai traversé des hauts et des bas jusqu'au 22 septembre 1985, jour de mon ordination sacerdotale.

J'ai tiré ma devise sacerdotale de deux passages de la Parole de Dieu: « Le Seigneur Yahvé m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas résisté, je ne me suis pas dérobé ». (Is 50,5) « ...J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » (2 Co 4,13). À ces paroles, j'ai annexé cette prière: « Jésus, je viens, je viens vers Toi, tel que je suis, prends-moi. » Elle est pour moi un acte d'offrande et d'abandon au Seigneur, mais aussi l'expression de ma disponibilité à me mettre à son service et à celui de son peuple.

Le décès de mon père survenu le 27 février 1986, cinq mois et cinq jours après mon ordination, a été pour moi une pilule très amère à avaler... À voir ce qu'il a fait pour moi depuis mon enfance jusqu'à ses derniers jours, je me suis toujours dit qu'il a joué son rôle comme Siméon, et le Seigneur l'a laissé s'en aller dans la paix auprès de Lui.

Au cours de mes quinze ans de ministère pastoral au Congo, j'ai vécu dix ans dans différentes paroisses de campagne avec des gens de condition modeste, mais très dévoués, et cinq ans en ville. La vie partagée avec eux m'a beaucoup édifié en m'inspirant de leur simplicité. Ce qui me donnait du courage à parcourir des longues distances à pied, faisant face aux intempéries, au régime alimentaire variant d'un coin à un autre, à la prolifération des sectes...

Au cours de ma deuxième année ici au Canada, je me réjouis de l'accueil qui m'est réservé partout où je me présente. Cette nouvelle expérience me révèle à la fois l'universalité de l'Église et la nature de la mission qui n'est pas unilatérale. Elle confirme les paroles du divin Maître: « Allez donc: de toutes les nations faites des disciples... » (Mt 28, 19). C'est donc dans la disponibilité totale au service du Christ et de son peuple que je continuerai à exercer mon ministère sacerdotal partout où je serai.

---

**Ouellet, P. Alfred**

**« Un bonheur contagieux »**

L'appel de Dieu est tellement discret, intime, personnel et souvent inconscient, qu'il est difficile d'en relater le cheminement. Le chemin de Damas n'est pas plus fréquent aujourd'hui qu'au temps de saint Paul.

Ce que je peux me souvenir de précis après bien des années, c'est le bonheur dont papa me parlait lorsqu'il travaillait fébrilement à préparer le moindre événement qui ferait le bonheur de toute la famille: anniversaires, fêtes, même les dimanches, qu'il réservait toujours pour la famille. Je ne me souviens pas qu'il se soit absenté de la maison, du dîner et du souper en famille, au temps où j'étais à la maison.

J'ai toujours ressenti un vide et un ennui le dimanche au collège et j'ai compris que humainement, la vie de famille était source de bonheur difficilement remplaçable.

À une retraite de vocation, qui était de mise dans les collèges classiques, en Rhétorique et en Philosophie II, le Père prédicateur m'a vite fait réaliser que le bonheur personnel était lié au bonheur qu'on procure aux autres et bien plus, que le bonheur personnel grandit et se multiplie avec le nombre de personnes qu'on rend heureuses. L'équation fut vite réalisée dans mon esprit. Rendre une femme et quelques enfants heureux, j'étais conscient que ce serait facile, avec les aptitudes physiques et intellectuelles que je me connaissais. Mais mon appétit de bonheur n'était pas satisfait, j'ai conclu que je devrais élargir le cercle familial aux dimensions d'un village, d'une ville, du pays et même du monde, pourquoi pas ?...

Dans ma tête, pour cela, il me fallait bien des connaissances, plus que scientifiques, qui restreignent le champ d'action, à un groupe de personnes particulier: malades, artistes et d'autres... J'ai donc mis de côté les sciences, qui m'avaient fasciné un moment. La philosophie, la psychologie, la théologie m'ont appris les possibilités de présenter le bonheur que Dieu offre à tous les hommes, à plus d'hommes que je pourrais en rejoindre...

Tout un cheminement à travers les Mouvements d'action catholique: scoutisme, JEC, JAC, même le service militaire m'a permis une approche des gens et m'a conduit à vouloir apprendre plusieurs langues, en particulier l'anglais, pour rejoindre le plus de gens possible. Ce cheminement m'a amené à considérer que curé d'une paroisse, la paternité d'une paroisse serait la dimension propice à mon bonheur, à mon épanouissement dans la vie. Dès ma première cure, à 34 ans, j'ai réalisé le rêve et l'enseignement que papa m'avait légué sans le savoir...

Mon bonheur a grandi, malgré les difficultés inhérentes à toute vie publique et aujourd'hui, ma joie est toujours de pouvoir rendre quelqu'un heureux et d'entendre les gens m'appeler: « Père » et les petits enfants m'appeler « Pépère ».

Je ne dis pas « Amen », parce que j'espère que ça va se continuer encore longtemps!

---

**Picard, P. Patrice, p.m.é.**  
**« Un exploit de Dieu! »**

Cet exploit prit naissance dans une famille nombreuse de six garçons et quatre filles de Joseph Picard et d'Arthémise Laforest. Mes parents étaient pauvres matériellement, mais d'une grande richesse spirituelle. La foi de mon père et la religiosité de ma mère furent les fondations solides de ma vocation à la prêtrise. L'autre personne qui m'influença beaucoup dans ma démarche vocationnelle fut mon curé, Mgr Alfred Lang. Sa façon de prêcher et d'encourager les gens à vivre leur foi, m'invitait silencieusement à faire de même. Quant à l'idée de devenir missionnaire, elle me vint d'une institutrice d'une petite école de campagne où huit « grades » se trouvaient dans le même lieu. Ce fut assez mystérieux comment Dieu m'a rejoint dans ma vocation missionnaire. Mon institutrice, Laura Lavoie, me descendit de « grade ». Quel choc! J'étais indiscipliné parce que j'avais entendu la même histoire depuis trois ans. Étant une bonne éducatrice, elle savait mon problème et me fit sauter un « grade » et me donnant en plus une nouvelle responsabilité: m'occuper de la Sainte-Enfance, ramasser des sous pour les « petits Chinois ». La semence était en terre, je serai missionnaire en Chine, un jour!

À l'âge de 13 ans, j'avais fini « grade » 8. En ce temps-là, il me fallait aller au collège si je voulais devenir prêtre et missionnaire. Mon père dit à maman: « J'ai assez d'argent pour un an de collège; si c'est sa vocation, il nous viendra d'autre argent. » Quelle foi! En 1947, ce fut la Grande Mission à Drummond. Mon père me fit une petite « croix de mission » en cèdre, que je garde avec moi précieusement. Elle me rappelle les grands sacrifices que ma famille a faits pour moi. Jusqu'à mon ordination en 1958, mes parents, frères et soeurs, Mgr Lang furent les instruments de Dieu pour me permettre de répondre à l'appel. Durant mes années de collège, j'étais intéressé à tout : études, sports, les petites amies, etc. Durant ma Rétho, j'avais passé les examens pour la COTC (Canadian Officers Training Camp). J'étais intéressé non pas à devenir un officier d'armée, mais à gagner de l'argent d'une façon plus facile que de couper de la « pitoune »; ce que j'avais fait au cours des vacances précédentes. Quand j'eus fini de conter mon projet à Mgr Lang, il me dit: « Ne va pas dans l'armée, tu vas perdre ta vocation » Pour faire en dépit et au grand désespoir de ma mère, je suis devenu « draveur » sur la Rivière Saint-Jean, de Grand-Sault à Frédéricton. Je n'ai pas à vous dire que les draveurs ne sont pas tous prêts à la canonisation! Quel bel endroit pour perdre une vocation! Le Bon Dieu est bon et miséricordieux.

Pourquoi suis-je entré chez les Missions-Étrangères et non chez les Pères Ste-Croix ou Sulpiciens où j'avais étudié ? Le Supérieur général du temps, Mgr Edgar Larochelle, était venu au Collège Saint-Joseph. Il m'avait plu par sa simplicité, sa bonne humeur et ses histoires de Chine. Je l'ai rencontré et il m'invita à faire ma Philosophie à Montréal et qu'il m'aiderait financièrement. J'ai beaucoup hésité, car j'étais le premier de classe en Rhéto. Mais la Chine et sa promesse d'aide financière ont eu gain de cause. Je ne voulais pas enseigner mais devenir curé et courir la brousse. De l'année que mon institutrice me baissa de classe jusqu'à ma graduation, à l'Université de Montréal, je fus toujours parmi les premiers de classe. À Pont-Viau, je perdis complètement le goût pour les études. Pendant plus d'un an, ce qui m'intéressait était la prière. Je faisais même des heures saintes durant la nuit. À la fin de ma deuxième année de Théologie, on me dit que je ne réussissais pas suffisamment au plan académique. En troisième année, j'ai repris mes « sens » et j'ai recommencé à étudier! Je fus finalement ordonné prêtre à Drummond, ma paroisse natale, le 29 juin 1958, par **Mgr Joseph-Roméo Gagnon**.

Dieu continua à me faire des surprises. Première surprise: je suis nommé pour étudier trois ans à Rome. Deuxième surprise: à mon retour de Rome, je n'irai pas dans la jungle du Pérou, mais un coup de téléphone de mon supérieur me dit: « Ce sera les Philippines! » On avait besoin de moi pour ouvrir le Grand Séminaire de Mindanao! Troisième surprise: je suis à mon cinquième terme comme supérieur de la mission des P.M.É. aux Philippines. Moi qui ne voulais pas enseigner, j'ai enseigné toute ma vie de prêtre. Je voulais être missionnaire dans la brousse, je n'ai voyagé dans les montagnes que pour visiter mes confrères. Je voulais travailler en Chine; je n'y ai pas encore mis pied. Même si je n'ai pas pu faire ce que mon cœur de jeune homme désirait, je dois affirmer qu'après 44 ans de prêtrise et 40 ans de vie missionnaire aux Philippines, Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. Il m'a fait un homme heureux même au milieu de grandes peines. Je crois que c'est un exploit... un exploit du Bon Dieu !

---

**Plourde, P. Armand**  
**« L'amour est l'essence de toute vocation »**

Né en 1934, à Saint-Quentin, NB, de Joseph P. Plourde et de Marie-Anne Cyr, je fus baptisé sous le nom d'Armand Plourde. J'ai eu le privilège de voir à la maison, ma mère et mon père s'aimer. Issu d'une famille nombreuse, vingt-quatre enfants dont trois sont morts en bas âge et les sept autres, à l'âge adulte. Maman a eu l'audace de marier un veuf qui avait neuf enfants et elle-même en donna douze à la vie. Je suis le quatorzième. Oui, j'ai été heureux dans la campagne où nous habitons, cette même campagne qui a vu naître Marguerite des Prés, ma mère. Je dois avouer que la maison paternelle fut l'ancre qui a maintenu le bateau des Plourde à flot!

Tout en vieillissant on a appris à aimer, à partager et toutes sortes de surprises m'attendaient. Surprise, mais Seigneur, Seigneur, qu'est-ce qui m'arrive ? Tu veux que je fasse un prêtre. Je veux bien, mais donne-moi le talent nécessaire. Au début, ce n'était pas trop attirant pour moi, mais ça se prépare le sacerdoce!

La Cène où Jésus nous montre son amour, c'est difficile à saisir mais toujours ça revient au même point: amour, amour... l'amour est l'essence de la vocation du prêtre. Cet amour conduit aux engagements au célibat, à l'obéissance à son évêque (obéissance intelligente). Me voici devenu prêtre, le 11 juin 1960.

Pendant trente années de travail pastoral, ayant une bonne santé, même exceptionnelle, j'étais engagé à fond de train avec les jeunes, dans différents comités, avec des réunions de toutes sortes, même politiques, dans l'action paroissiale pour tous sans exception: conseil scolaire, conseil municipal et des comités spéciaux pour les plus défavorisés. Embarqué aussi pour la défense de la langue française et mon Acadie. J'utilisais la parole avec une certaine éloquence, face à n'importe quel sujet. J'avais beaucoup à faire, mais je crois que j'étais doué pour ce que j'avais à faire et ça marchait, mon travail de pastorale. J'étais tellement engagé socialement et en animation, que j'ai pensé demander ma laïcisation et de redevenir laïque durant l'espace d'un temps...

Tout se passait bien sans trop de difficulté et soudain, un mardi midi, en 1987, réuni avec les principaux partenaires en pastorale, à Kedgwick, la tête pleine de nouveaux plans, l'âme et le cœur vaillants... et tout d'un coup, je m'affaisse dans le restaurant; c'est l'effondrement... et c'est à partir de ce moment que ma vie changea du tout au tout...

Après maintes et maintes consultations et une batterie de tests pendant un an, verdict: maladie de Parkinson. Verdict final, je suis donc affligé d'une maladie qui m'attaque, m'attaque sans cesse et sans merci, ceci occupe presque toute l'arène... c'est un combat! Sur le moment, je prends cela stoïquement, mais quand la vie, le soir, le temps font leur oeuvre, me regardant dans le miroir, j'aperçois différents changements qui me font bien comprendre que cette maladie, petit à petit, prend le contrôle de mon corps, malgré moi et malgré mon combat.

C'est une maladie terrible et je suis pleinement conscient de ce qui se passe. Totalement incapable de rester seul, même pour une demi-journée, je suis allé rejoindre les autres grands malades de notre société.

Adieu pêche, chasse, balle, voyages, etc. Comment garder ma vocation ? Comment rester prêtre ? Comment trouver une raison de vivre ? Comment vivre avec intérêt ? Comment garder ma dignité ?

Dans les couloirs, j'entends parfois ce qui se dit à mon propos, je me dis: allez intelligence, marche plus... Une nuit, je pensais être aux enfers, quand j'ai vu le soleil se lever, j'étais transformé, j'avais recouvré une certaine autonomie. Je ne peux pas croire que Jésus qui ne m'a jamais lâché jusqu'à maintenant... Qu'est-ce qu'il veut que je fasse ? J'aime encore ma vocation de prêtre et je vous énonce les réponses à mes questions!

Eh bien, il faut continuer d'aimer, d'être aimable, mais il faut y mettre le poids. Il faut prier, prier encore, prier, prier plusieurs fois et c'est très dur de prier en état de maladie.

Je suis appelé à une transformation de mon travail, en faisant la connaissance de la souffrance. Je l'appivoise du mieux que je peux. Comme j'ai toujours été une personne de terrain, lentement, tranquillement avec Dieu présent, je suis encore à faire un pas, puis un autre...

Je sais que la maladie que j'ai, finira par m'avoir, je la vois comme une bête féroce dans le coin de l'arène de ma vie, et je vais me battre mais je ne céderai que pouce par pouce le terrain de la Vie que Dieu m'a donnée. Me voici, mon Dieu, pour faire ta volonté... Incardiné dans le Diocèse d'Edmundston, j'ai 67 ans et toujours prêtre, et ma vocation m'a rendu heureux, elle m'a fait voir la grandeur de ma vie de baptisé. Je t'offre, Seigneur, mes mains, ma vie. Tiens-moi et soutiens-moi!

Je ne pourrai jamais rendre ce que j'ai reçu de mon Église, ma Mère spirituelle.

---



Poitras, P. Frédéric  
« Appelé par mon nom »

Je suis né à Saint-André-de-Madawaska, le samedi 26 juin 1937. J'ai reçu le nom de Joseph Frédéric Poitras. Mes parents étaient Onésime Poitras et Yvonne Dionne. Le dimanche 27 juin 1937, mon parrain, Cyprien Poitras, et ma marraine, Marie A. Poitras, me présentèrent pour recevoir le baptême.

Mon père aurait désiré devenir marin, les circonstances l'ont conduit à l'agriculture. Homme de devoir, il a accompli son travail avec amour. Il a subvenu aux besoins et à l'éducation de ses huit enfants, cinq filles et trois garçons, dont je suis l'aîné.

Ma mère s'est toujours occupée du soin de ses enfants avec dévouement et tendresse. Elle avait besoin de peu pour être heureuse. La prière était un moment pour remercier, louer Dieu et demander ses bénédictions. C'était pour elle un temps où elle se réjouissait.

Tout jeune, j'étais déjà attiré par les pratiques religieuses. À l'âge de sept ans, accompagné de mon frère âgé de six ans, j'aimais faire des petites célébrations de la messe. Après ma première communion, désirant plaire à mon ami, Jésus, j'ai commencé à servir la messe.

Le 11 septembre 1946, **Mgr Marie-Antoine Roy**, premier évêque du diocèse d'Edmundston, m'a conféré le sacrement de confirmation. J'ai été très impressionné et j'ai gardé un bon souvenir de cet événement.

J'ai fait mes études de la première à la huitième année au village de Saint-André, NB. Je suis allé deux ans au Collège Saint-Louis d'Edmundston. À l'âge de seize ans, je me suis dirigé chez les Frères Trappistes, à Rogersville. Après dix mois, à cause de ma santé, j'ai dû retourner chez mes parents.

J'aimais beaucoup l'agriculture. De février 1955 au 8 septembre 1958, fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, j'ai travaillé sur la ferme de mon père, avec mon frère, Raymond.

En septembre 1957, notre vicaire le Père Jérôme Wilfrid Cyr, me donna de bons conseils pour rendre possible mon premier choix, devenir prêtre.

Accepté au Séminaire St-Pie X de Sherbrooke, j'ai étudié pendant cinq ans jusqu'à la fin de ma première philosophie. J'ai dû arrêter encore deux ans, de juin 1963 à septembre 1965. Avec l'accord de **Mgr Joseph-Roméo Gagnon**, je me suis dirigé au Séminaire des Voluntas Dei à Trois-Rivières, où j'ai terminé ma deuxième philosophie.

En septembre 1966, je vais au Grand Séminaire de Red Rapids, NB et je termine mes quatre années de théologie, à la fin de mai 1970.

Sous-diacre le 8 décembre 1969, par **Mgr Joseph-Roméo Gagnon**, à Red Rapids, diacre le 7 juin 1970, par Mgr Norbert Robichaud, à Saint-André, je fus ordonné prêtre le 15 juin 1972, par Mgr Austin Émile Burke, à Saint-Pierre de Pubnico-ouest, en Nouvelle-Écosse.

À mon ordination sacerdotale, j'ai ressenti une très grande joie d'avoir mis ma confiance dans le Seigneur Jésus qui m'a appelé à sa suite, pour être au service de mes frères et soeurs. Je lui dis souvent: « Ô Jésus, doux et humble de coeur, rendez mon coeur semblable au vôtre! »

La prière est très importante dans ma vie. Je me plais à louer Dieu pour les bienfaits de Sa présence parmi nous. « Approchez-vous de moi, dit Jésus, et je m'approcherai de vous. »

J'aime à être près de Jésus, alors c'est un plaisir de commencer ou terminer ma journée par la célébration Eucharistique. Je demande au Seigneur de garder mon regard tourné vers Lui, pour mon bien et celui des personnes qu'Il me confie.

Enfin, j'ai une grande dévotion à la Vierge Marie, mère de Jésus et notre mère. Pour moi, elle est le chemin le plus court et le plus sûr pour aller à Jésus et le suivre de bon coeur.

Ma vocation a commencé tout jeune à la maison. Je me rappelle alors que mon frère aîné, ma soeur plus jeune que moi, et moi-même, nous aimions jouer à la messe. Mon frère faisait le prêtre (il imitait le bon Mgr Conway), ma soeur faisait la chorale et moi-même j'étais l'enfant de chœur choisi. Mes parents n'étaient pas loin de nous et tous les deux souriaient. C'était notre deuxième messe de la journée après la grand-messe à la Cathédrale.

Si je suis devenu prêtre aujourd'hui, c'est en raison de ce climat familial et chrétien dans lequel j'ai été élevé. Mon père et ma mère ont été les premiers à me parler de vocation. Ce mot, je le connaissais, tout jeune enfant. Je me rappelle les paroles de ma mère qui, un jour, très confidentiellement, me disait: « Nous allons avoir un prêtre dans la famille ». C'est un peu avant qu'elle devienne malade et qu'elle décède. Je n'avais que huit ans. Je ne sais pas si c'est parce que je lisais l'Annale de Saint Antoine, qu'elle avait fait abonner la famille, qu'elle disait cela. J'étais loin de penser à devenir prêtre, à ce moment-là. Ce n'est que quelques années suivant son décès, que la vocation commençait à travailler au-dedans de moi. J'avais dans l'adolescence et la vocation était encore plus présente. C'est vrai qu'à ce moment-là, j'avais commencé à correspondre avec ma tante religieuse qui me parlait de vocation.

Mes premiers contacts avec les prêtres ont commencé tout jeune. D'abord, les visites paroissiales. Je me rappelle qu'il fallait être bien poli quand le prêtre nous parlait. Puis, j'ai commencé à servir la messe dans ma paroisse. J'ai eu l'occasion de servir la messe à plusieurs prêtres de la paroisse. Et au garage de mon père, ce qui me frappait surtout, c'est la joie qui se manifestait sur son visage lorsqu'il voyait venir un prêtre ou une religieuse. C'est vrai que mon père avait du respect pour ces personnes.

Pourquoi j'ai voulu devenir prêtre ? En plus d'être une vocation, un appel du Seigneur, j'ai toujours vu les prêtres que j'ai connus comme parmi les gens le plus heureux de la terre. Je pouvais prendre la relève, un jour, au garage de mon père; ce genre de travail ne m'avait jamais attiré. Moi, je voyais les prêtres qui se faisaient aimer de tous, et qui passaient leur vie à faire du bien. C'est comme eux que je voulais vivre. Un jour, quelqu'un me fit la réflexion: « Toi, tu as déjà pensé à devenir un prêtre ? » Cette interpellation m'a profondément touché, comme si cette personne voyait mon grand secret en-dedans de moi. L'année suivante, je faisais donc mon entrée officielle au Grand Séminaire. C'est avec joie que les membres de ma famille, incluant ma belle-mère et mon autre soeur, partageaient le secret de mon coeur.

Je suis prêtre depuis vingt-cinq ans. Je veux dire ma joie à la Vierge Marie de servir mon Église, mon diocèse, ainsi que de me donner à Jésus Christ.

---

**Sirois, P. Guy, p.m.é.**

**« Il faut pas mal de sacrifices! »**

Si ma mémoire est bonne, c'est vers l'âge de dix ans que l'idée de devenir prêtre m'a saisi. Cette année-là, en 1943, la famille avait vécu une rude épreuve puisque l'un de mes grands frères était mort de diabète. Il n'avait que 23 ans. En premier lieu, c'est probablement l'attitude de foi de mes parents, leur soumission à la volonté de Dieu qui m'aurait influencé. Aussi, j'étais le plus jeune et les conversations des plus âgés ont pu me guider dans ce sens-là. Je sais que dans ces moments-là, on se demandait où était le ciel, qu'est-ce que l'on devait faire pour y aller. L'exemple aussi de mon frère malade et qui s'en remettait à la volonté de Dieu a dû également jouer un rôle important. Je sais que mes parents me disaient souvent que mon frère, qui était un priant depuis son bas âge, allait aller directement au ciel après sa mort.

Il y eut aussi les visites fréquentes du vicaire de la paroisse, le Père Thomas Beaulieu, qui savait encourager et animer mes parents, mon grand frère et mes grandes soeurs. Je me souviens très bien aussi que devant la résignation et la foi profonde de mon frère malade, il nous avait dit qu'une personne comme lui après la mort, s'en irait directement au ciel. Dans ma tête d'enfant de dix ans, je m'étais dit en moi-même que moi aussi je me devais d'aller au ciel et que, pour y aller, je devais devenir prêtre. À ce moment-là, je fus rempli d'une grande joie. J'en avais parlé à mon père, pas longtemps après, en lui disant qu'un jour, je pensais devenir prêtre. Lorsqu'il m'a demandé pourquoi je pensais à cela, ma réponse fut courte et précise: « Je veux aller au ciel ». Sa seule réponse fut celle-ci: « C'est bien mais tu sais que pour ce faire, il faut de longues études et pas mal de sacrifices! » Nous n'en avons plus reparlé et j'ai commencé les études classiques comme tous les garçons ordinaires de mon âge; j'avais 14 ans.

Vers l'âge de 18 ou 19 ans, l'idée est revenue mais cette fois-ci, elle est plutôt apparue dans des conversations avec mes compagnons de collège, mes amis voisins et avec le directeur spirituel. Rien de décidé, mais de multiples possibilités. Je sais qu'avec mes amis de collège, nous menions une vie simple et assez disciplinée. Aussi, les Pères du collège nous avaient enseigné à respecter les filles, à ne pas créer de fausses attentes en entretenant des liens profonds. Aussi, on nous conseillait d'avoir beaucoup d'amies et de ne pas s'attacher à

l'une d'elles en particulier, puisque notre avenir était encore flou et imprécis. Si on allait à l'université, il nous aurait fallu attendre avant le mariage. Si on devenait prêtre, il y aurait donc des ruptures. Au fond, on nous enseignait à rester libres durant cette période d'études. Ce qui était très sage. Je donne les mêmes avis aujourd'hui aux jeunes garçons et filles qui me demandent mon avis. Mais c'est surtout l'exemple d'hommes aimables, nobles et dévoués que j'ai rencontrés au collège qui m'ont aidé à prendre une telle décision. On les voyait travailler très fort, mais ils étaient toujours joyeux et sereins. Je veux mentionner les noms suivants: Edward Cottreau, François d'Entremont, Raoul Martin, le préfet des études, ainsi que plusieurs autres puisque l'atmosphère à l'Université Saint-Louis était saine et détendue.

Vers l'âge de 20 ans, quand vint le temps des décisions, j'optai pour la vie missionnaire puisque j'aimais les voyages et j'avais toujours rêvé d'aventures. Soit dit en passant que ce goût des voyages et d'aventures tombe très vite, dès la première année de préparation à la vie missionnaire et le détachement familial qu'elle exige. Il y a aussi un autre fait que je me dois de mentionner. Je trouvais la vie en paroisse un peu morne et routinière, je voyais que les curés dans les paroisses vivaient très seuls. C'était la perception que j'avais en ce temps-là, mais qui a beaucoup changé depuis, puisque la vie en mission peut être vécue seule et aussi devenir très monotone et routinière. C'est alors que j'ai cherché un endroit où il y aurait une certaine vie en commun mais tout en ayant assez de liberté et d'espace pour pouvoir exercer et développer tous mes talents. La Société des Missions Étrangères me parut la meilleure. Je n'ai jamais regretté cette décision, même durant les années de crise, de 1965 à 1970, quand plusieurs de mes confrères prêtres ont quitté.

Comme dans toute vie, il y eut des moments pénibles et beaucoup de changements. Il y eut aussi des temps de conversion profonde, comme l'acceptation totale des enseignements de Vatican II et de tout ce que cela implique, et des moments où il me fallait faire le saut dans l'inconnu. Mais dans l'essentiel, j'ai toujours aimé mon travail et le genre de vie que j'avais choisi, il y aura bientôt 43 ans, et j'en rends grâce à Dieu.

---

Thériault, P. Ivan

« Une soif de bonheur »

Ce dimanche de la Pentecôte 2002 coïncide heureusement avec mon deuxième anniversaire d'ordination presbytérale. En effet, c'est le 20 mai 2000 que l'Église d'Edmundston m'accueillait comme prêtre de Jésus Christ.

Dans ma jeune enfance, ma grand-mère maternelle a joué un rôle déterminant dans l'éveil de ma foi. Femme de prière, plusieurs fois j'arrivais chez elle et l'apercevais en train de prier son chapelet. Elle a été au service de son mari handicapé jusqu'au jour où il nous quitta. Lorsqu'elle était enceinte de son deuxième enfant, qui allait devenir plus tard religieuse chez les Filles de Marie-de-l'Assomption, elle passait régulièrement à l'église de Grand-Sault pour y prier. De nombreuses vocations ont fleuri du côté des Thériault et des Michaud dont ma grand-mère paternelle faisait partie. Même mon arrière-grand-père y avait pensé! Plusieurs avant moi ont préparé le terrain... avec les Ave de leurs rosaires, leurs humbles prières et leur labeur de tous les jours.

Mes parents ont toujours respecté et aimé le prêtre. Jamais je n'ai entendu soit mon père ou ma mère critiquer un prêtre. Recevoir la visite du curé pour un repas ou autre nous faisait toujours plaisir. Ils étaient tous intéressants! Dans mon cœur, mon projet se formait... Mon enfance a été très heureuse. Beaucoup de camaraderie dans le quartier et à l'école que je fréquentais à Saint-Georges, ma paroisse natale. Les autres élèves avaient confiance en moi en m'élisant deux fois sur le conseil de la classe. Sans nécessairement être un grand leader, à cause de ma tranquillité, j'ai laissé ma marque dans le cœur de plusieurs. Je suis toujours très heureux de retrouver des anciennes enseignantes de la petite école et des camarades de classe. Qu'avais-je besoin de plus pour être heureux ? Rien, car je l'étais vraiment.

Comme tous les jeunes de mon âge, je pensais à une belle carrière. Je me voyais fonder une famille. J'aurais beaucoup aimé enseigner, faire une carrière en médecine, et pourtant... je ne laissais pas la chance au Seigneur de me parler. Je ne pouvais cesser de penser à toutes ces personnes consacrées que je connaissais et que j'admirais en silence. Me faisant proche de ces personnes, je reconnaissais que oui, il était possible de vivre heureux de cette façon. Mes études universitaires ont élargi mes horizons de connaissance et m'ont fait grandir intérieurement: sciences humaines, philosophie, sciences religieuses, théologie.

Après de nombreuses lectures des livres de Jean Vanier, je décidai de m'engager dans la communauté de l'Arche, le dernier été avant la fin de mes études théologiques, tout en demeurant ouvert aux vocations. J'y ai découvert la beauté de la personne humaine, la grandeur des rapports humains et la communion qui peut exister dans le contexte d'une communauté. Malgré tout, j'y voyais aussi les difficultés que vivent les personnes à besoins spéciaux, la difficulté pour certaines de ces personnes d'exprimer leurs émotions convenablement, les frictions qui peuvent surgir entre les assistants. Après une première expérience comme

séminariste, qui n'a pas duré longtemps, l'appel vocationnel se faisait toujours sentir, si bien que, quelques mois après l'ouverture du Séminaire diocésain d'Edmundston, je rendais visite au directeur. Je poursuivais alors mon travail de conseiller résidentiel à l'Arche-Ottawa. Ce même désir qui me hantait depuis très longtemps dans mon cheminement m'accompagnait jusqu'à ce jour. Aurais-je la force de quitter le contexte de l'Arche de Jean Vanier et les personnes que j'ai rencontrées et aimées ?

Les circonstances de la vie m'ont conduit à vivre un stage pastoral de deux années à la paroisse Notre-Dame-des-Sept-Douleurs d'Edmundston et un an de préparation immédiate au sacerdoce, au Séminaire de l'Université Saint-Paul et au Centre de formation aux ministères, dans la belle ville d'Ottawa. C'est à ces endroits que ma décision finale a été prise. Mon année à Ottawa fut bien remplie: stage pastoral à Hull, accompagnement spirituel sérieux, cours au niveau de la maîtrise en théologie pastorale, engagement au niveau de la communauté humaine que nous formions au Centre universitaire, sans oublier la belle fraternité que nous vivions tous ensemble. Comment maintenant résister à l'ordination lorsque tous ces éléments positifs se manifestaient ? Comment ne pas croire que Dieu m'appelait à son service comme prêtre ? Si Dieu me rendait heureux maintenant, pourquoi ne pourrait-il pas le faire dans vingt ans ?

À quelques semaines de mon ordination et bien au-delà de ce temps, je manifestais le désir d'être un prêtre selon le coeur de Dieu, un prêtre de la miséricorde. Je m'aperçois aujourd'hui qu'à travers les multiples occasions de croissance dans le ministère et les rencontres de personnes dont je me suis fait proche, que ce soit en dehors ou non d'un contexte ministériel, il y a en moi une soif qui a été en quelque sorte déjà comblée... J'ai toujours désiré être au service de Dieu et pour moi, être prêtre ça répond à ce besoin en moi. Je suis tellement heureux lorsque je prends le temps d'être avant de faire, que je prends le temps d'entrer en relation avec des personnes avant d'être un ministre des sacrements. C'est la sagesse de Jean Vanier qui me poursuit même au coeur de mon ministère de prêtre. Je respire à pleins poumons la liberté et la paix intérieures lorsque je suis fidèle aux appels de mon être profond... mais je suis réaliste et j'ai les deux pieds sur terre. Il est facile de tomber dans le piège de l'efficacité continuelle, alors j'ai continuellement besoin de refaire mes batteries pour durer longtemps. Un des moyens que je prends est de me ressourcer par une semaine au Centre de formation aux ministères à l'Université Saint-Paul où je retrouve un nouvel élan pour poursuivre ma route qui peut être parfois difficile.

Toi, jeune qui me lis, j'ai un secret à te livrer: si tu veux être heureux dans la vie, crois-moi, cher ami, que Jésus Christ peut vraiment répondre à ta soif de bonheur. C'est en t'ouvrant au Seigneur et aux personnes qui t'entourent que tu connaîtras la joie. Prie pour moi, s'il te plaît. Et moi, je prie pour toi.

---

**Thériault, P. Jacques**  
« Un rêve mystérieux »

En ce jour de l'Annonciation où Marie a dit oui à l'appel du Seigneur, je renouvelle le oui de ma vocation. Je réponds à la demande de mon évêque d'écrire ce récit vocationnel.

Une parole de Dieu, dans Jérémie, résume bien le départ de ma vocation. « Avant même de te former au ventre maternel, je t'ai connu; avant même que tu sois sorti du sein, je t'ai consacré... » (Jér 1, 4-10)

J'ai toujours eu le goût de Jésus Christ... Il y a longtemps que j'ai pensé devenir prêtre... depuis toujours. J'ai grandi dans une famille chrétienne, humble, pauvre et heureuse. Sûrement mon baptême a scellé ou déposé en mon coeur la vocation sacerdotale: jour de naissance, fête de la Vierge, Notre-Dame-de-Lourdes, jour du Seigneur, heure de la grand-messe. Mes parents ont été très discrets, mais très présents dans cette histoire.

J'ai rencontré des personnes qui m'ont marqué par leur vie, leur foi, leur engagement, mais j'ai toujours aimé que mon désir d'être prêtre demeure d'abord « mon projet ». Les quelques interpellations appréciées furent beaucoup plus par des personnes qui vivaient bien leur vocation.

J'ai toujours fait confiance au Seigneur dans cet appel. J'ai porté en mon coeur pendant plusieurs années « ce secret ». J'ai prié. Jésus, l'Ami fidèle, m'a pris par la main... J'allais à la messe le matin.

C'est à Noël 1972 que j'ai annoncé à mes parents, mon entrée au Grand Séminaire pour l'automne suivant. Mes parents m'ont dit: « C'est pour toi... et nous sommes avec toi ». J'ai admiré la sérénité de mes parents. Un stage pastoral m'a fait découvrir la joie de faire connaître, aimer et donner Jésus Christ.

Au jour de mon diaconat, la lecture de la Parole de Dieu proclamée fut entre autre la vocation de Jérémie. Dix jours avant l'ordination presbytérale, avant mon départ pour ma retraite, ma mère m'a dit: « Nous savions,

ton père et moi, depuis toujours que tu deviendrais prêtre. » En effet, lorsque ma mère devint enceinte pour la quatrième fois... (j'étais l'enfant à venir au monde), quatre enfants en moins de cinq ans de mariage, ma mère s'inquiétait: « Comment allons-nous rejoindre les deux bouts ? Peu d'argent et un autre enfant à nourrir et à élever! » Une nuit, ma mère fut réveillée par « un rêve mystérieux »: « Cet enfant sera prêtre, aie confiance... » Mes parents ont gardé le secret jusqu'à la dernière minute pour ne pas imposer ce projet de vie sur moi. Je comprends maintenant pourquoi la vocation de Jérémie, sans que je sache cette histoire, a toujours été ancrée en mon cœur.

Ma vocation a grandi après avoir pris fortes racines... L'Esprit du Seigneur m'a éclairé discrètement, et c'est seulement dix jours avant l'ordination que j'ai eu « le signe » concret et réel de ma vocation.

P.S. Je demeure bien pudique d'annoncer et de dévoiler la genèse de ma vocation... Pour moi, ça rejoint l'intime de ce que je suis, un secret de vie dévoilé à mon évêque! Le monde ne peut comprendre une telle histoire! Comprendra, qui a la foi!

---

**Thériault, P. Rino**

« La signature de ma vocation »

Je dis souvent que l'histoire d'une vocation ne pourra être signée qu'à la fin de la vie!

C'est long 40 ans et plus! Mais, bien court pour répondre à l'appel du Seigneur. J'ose croire que durant ces années, plusieurs personnes ont pu bénéficier de mon ministère. J'ai accompli bien des tâches durant ce temps. J'ai essayé de les accomplir au meilleur de mes capacités, même si j'ai été souvent insatisfait... probablement en raison de ma nature... J'ai appris à ne pas trop m'en faire pour un travail pas toujours bien fait ou pas terminé.

Durant ces 44 ans, c'est encore et bien plus ce que j'ai été et ce que je suis qui m'apparaît le plus important. Je souhaite que ma présence, où j'ai vécu, ait été et continue d'être un rappel de la bonté de Dieu: telle voudrait être la signature de ma vocation.

Le début de cette histoire a commencé bien simplement. Vivant dans une famille bien catholique, j'avais une formation qui me disposait à envisager la vocation de prêtre. C'est durant mes années comme enfant de chœur que j'ai songé à la prêtrise. J'étais émerveillé lors des célébrations eucharistiques... Je me disais, un jour, j'aimerais être capable de faire la même chose. Mon rêve est devenu réalité le 1er juin 1958. Rendons grâce à Dieu.

---

**Thériault, P. Sylvio**

« Des décisions lumineuses »

En revenant sur mon passé, en repensant à ma vocation, il me semble que j'ai toujours eu l'idée de faire un prêtre depuis ma tendre enfance. Je suis l'aîné d'une famille de treize enfants, vivant sur une ferme de petite dimension. Nous subsistions avec les produits de la ferme. Il n'y avait pas beaucoup d'argent sonnait mais nous n'étions pas dans la misère.

Mes parents étaient des catholiques très pratiquants. Le chapelet était récité quotidiennement, suivi de la prière du soir. Le prêtre était aimé avec grand respect et nous prenions une part active à tous les événements paroissiaux. Nous demeurions à deux milles de l'église. Les enfants y allaient à pied. Nos parents s'y rendaient en voiture à cheval ou en traîneau, selon la saison. Une particularité chez mes parents, c'était le désir de faire instruire tous leurs enfants, au moins aussi loin que les écoles paroissiales le permettraient. Ils savaient lire et écrire mais ils souffraient de leur peu d'instruction. Pour eux, c'était sacré. Ils ne toléraient aucune excuse pour manquer une journée d'école.

Deux attitudes caractérisaient notre famille: nous ressentions beaucoup d'amour de la part de nos parents; d'autre part, il y existait quand même une discipline douce mais ferme. Papa avait été soldat durant la première guerre mondiale et il était resté marqué par l'ordre et la discipline connues dans l'armée.

Je n'ai jamais parlé de vocation à mes parents. Je me fiais à leur détermination de nous faire instruire. Leur sérieux sur ce point m'est vite apparu à la fin de ma huitième année scolaire. Les écoles de Sainte-Anne ne

comportaient pas de neuvième année. J'étais prêt pour une année sabbatique, comme on dit aujourd'hui. Mais mon père avait d'autres projets. Comme il se tenait toujours au courant des décisions de la Commission scolaire, il eut vent que l'on se proposait d'introduire une neuvième année dans un an. Il prit la « lumineuse » décision de me faire retourner en huitième, une deuxième fois, en me disant que je perdrais le goût de l'étude si je ne gardais pas mon nez dans les livres pendant toute une année...

Cela m'a fait repenser à ma vocation: peut-être que le Seigneur était en train de s'en occuper à mon insu. Après tout, me dis-je, si cette idée vient de Lui, Il doit faire une bonne partie du travail pour la mener à sa réalisation. J'ai donc suivi la solution de mon père en continuant à lire et à étudier. Au cours de ma dixième année, j'ai commencé à réfléchir à mon projet de prêtrise avec un peu plus d'inquiétude: j'aurais sûrement à dépasser la onzième année, la limite de mes études à Sainte-Anne; de plus, la possibilité financière de mes parents ne s'améliorait pas assez pour que je puisse espérer fréquenter un collège à la fin de mon secondaire chez nous. L'avenir de mon projet devenait de plus en plus nébuleux mais j'y pensais toujours.

Au cours de cette période incertaine, une idée me vint à l'esprit. Je n'avais jamais parlé de mon projet à personne. Pourquoi ne pas le faire ? Nous avions à Sainte-Anne un jeune vicaire très près des jeunes. Il nous aidait à organiser des loisirs et passait beaucoup de temps avec nous. En fait, il était le genre de prêtre que je désirais devenir si jamais j'y parvenais. Je décidai de lui révéler mon secret. J'espérais qu'il me dise qu'il n'était pas possible pour un fils d'habitant de devenir prêtre. J'abandonnerais alors ce projet fou sans aucun scrupule et je retrouverais la paix. Mais les choses ont tourné autrement. Je lui demandai s'il pensait que je pourrais devenir prêtre un jour. Sa réponse fut ferme et joyeuse en plus: « Bien sûr que tu peux faire un prêtre! » « Il m'a tué », comme on dit à Sainte-Anne! (Il m'a enlevé toutes les objections possibles.)

J'ai continué de fréquenter l'école du village située à deux milles de chez nous. Le printemps et l'automne à pied; l'hiver en traîneau à chien. Sans que je m'en rende compte, mon professeur me préparait peu à peu pour aller au collège. Il me l'avoua le jour de la graduation lorsqu'il me reconduisit lui-même à la maison, en me recommandant fortement d'essayer de poursuivre mes études à un niveau plus élevé. Je ne pouvais pas m'imaginer comment ce serait possible.

Vers le milieu de la vacance d'été, j'eus une lueur d'espoir. Un Père eudiste se présenta chez nous. Il venait m'offrir une place au Juvénat de la Congrégation situé près de leur Collège de Bathurst. Je ferais mon cours classique à plus bas prix qu'au Collège. La condition était que j'espère devenir un Père eudiste un jour. Ce point de vue était nouveau pour moi, mais le bon père me rassura en disant que j'aurais amplement de temps d'y penser pendant mes études classiques. J'acceptai sa proposition avec l'approbation de mes parents.

À trois semaines de la rentrée, je travaillais avec mon père alors qu'il m'annonça avec regrets qu'il était inutile de penser d'aller au Juvénat. Les besoins financiers de la famille n'étaient tout simplement pas suffisants pour me vêtir et payer ma pension à l'extérieur. Tous mes espoirs humains s'envolèrent dans la brume de la pauvreté de ma famille.

Le dimanche suivant, j'ai décidé de me tourner vers le ciel. Après la messe paroissiale, je suis resté à prier un moment à l'église. J'ai dit à la Sainte Vierge la prière suivante: « Si tu veux que je fasse un prêtre, plante-toé; je ne peux rien faire de plus de mon côté; j'ai épuisé tous mes moyens. » Je suis allé chez mon oncle et parrain, ensuite, pour une courte visite. Ils étaient absents. Leur fille aînée me questionna sur mon prochain départ pour le collège. À ma réponse négative, elle se montra peinée: « Tu réussissais trop bien à l'école, me dit-elle, il faudrait que tu continues. » Je l'ai quittée le cœur gros.

Elle a dû en parler à ses parents car la réponse de la sainte Vierge à ma prière est arrivée le mardi suivant. Mes parrain et marraine vinrent chez nous après le souper. Mon oncle me dit: « Tu désires aller au collège ? » Je lui ai parlé du juvénat mais il me dit: « Je vais t'aider et tu vas aller au vrai collège et tu choisiras ce que tu veux faire quand tu finiras. » La joie de cette offre inattendue me gonflait le cœur mais il fallait l'autorisation de mes parents. Maman semblait heureuse; papa était aux champs. « Va chercher ton père », me dit mon oncle. Je suis allé vite le remplacer en lui disant simplement que mon oncle était à la maison et désirait lui parler. J'ai pris sa place sur la moissonneuse et je disais des « Ave » en terminant de couper l'avoine. Quand je suis revenu à la maison, les décisions étaient prises. Mon père a accepté de se sacrifier pour moi. Voici ce qu'il me dit: « Ton oncle a décidé de nous venir en aide. Jamais nous ne pourrions lui rembourser cette aide. Voici ce que tu feras à l'avenir: à compter de maintenant, tu vas aller travailler pour lui pendant tes vacances. Tu viendras m'aider seulement quand il n'aura pas besoin de toi. »

Voici l'ampleur de son sacrifice: j'avais 17 ans. Donc, je commençais à peine de pouvoir l'aider aux travaux de la ferme. Mon plus vieux frère n'avait que 13 ans. Cela veut dire qu'il acceptait de travailler seul pendant quatre années de plus pour me permettre de poursuivre mes études. C'est ce qu'on appelle l'oubli de soi... C'est le genre de parents qu'on a eus.

Après deux ans au Collège de Bathurst, l'Administrateur du diocèse (Mgr Chiasson était décédé) vint parler à

tous les élèves de Rhétorique et plus. C'était pendant la guerre '39-'45 et on obligeait les étudiants à faire de l'entraînement militaire. Il demanda à ces élèves de laisser leur nom aux autorités du collège en partant en vacances. Nous serions peut-être transférés à une institution différente où l'on serait dispensé du service militaire. J'ai donné mon nom, sur l'avis de mon directeur spirituel.

C'est ainsi que j'ai fait mes deux dernières années de collège au Séminaire de philosophie des Pères Sulpiciens, à Montréal. Puis ce fut le Grand Séminaire Saint-Coeur-de-Marie, dirigé par les Pères Eudistes à Halifax, en Nouvelle-Écosse, sans vrai problème.

À la fin de ma troisième année, vers la fin de l'été, j'eus la douleur de perdre mon parrain et bienfaiteur, foudroyé par une crise cardiaque. Il ne m'a jamais vu prêtre. Mais comme j'étais déjà ordonné sous-diacre, il savait que je deviendrais prêtre l'année suivante. C'est la seule consolation qu'il a eue.

Je fus ordonné prêtre le 6 mai 1948 par *notre premier évêque d'Edmundston*, dans mon église paroissiale de Sainte-Anne-de-Madawaska. Et ça fait 54 ans que cela dure.

Merci, Seigneur, d'avoir eu besoin de moi pendant si longtemps et de m'avoir fait confiance.

---

**Thibodeau, P. Pierre**  
**« Heureux d'être prêtre »**

Tout jeune, je voulais devenir prêtre. J'admirais mon curé, et je voulais être comme lui.

Après mes études collégiales, j'étais moins sûr de vouloir devenir prêtre. Je me suis alors dirigé vers l'enseignement. Ayant complété d'autres études, je suis alors devenu conseiller d'orientation dans les écoles.

J'ai travaillé dans les écoles pendant six années. Au cours de cette période, l'idée de devenir prêtre revenait de temps en temps; j'ai même entrepris une démarche pour devenir séminariste... mais sans succès.

Après cinq ans comme conseiller d'orientation, je voulais faire d'autre chose. J'ai alors fait une demande d'entrée à l'université; mais j'ai été refusé dans le programme que je convoitais. L'année suivante, j'ai réessayé, toujours sans succès. Mais là, j'étais déterminé à quitter mon travail, ce que j'ai fait. J'ai décidé de prendre une « année sabbatique ». C'est au cours de cette année que je me suis inscrit en théologie, à l'Université de Sherbrooke.

Au début du premier semestre en théologie, un bon matin, au cours du petit déjeuner, j'ai soudainement réalisé - de l'intérieur - un sentiment très net que je voulais vraiment devenir prêtre. J'identifie ce sentiment à l'appel. J'avais alors 32 ans. À la fin de cette semaine, je me suis rendu voir l'évêque d'Edmundston pour lui faire part de mon projet. Après quelques instants, il m'informa qu'il allait considérer ma demande et qu'il m'en donnerait des nouvelles prochainement... ce qu'il a fait.

J'ai alors été accepté comme candidat au sacerdoce, et aucun empêchement ne s'étant présenté, je suis devenu prêtre, le 23 mai 1982. Je n'ai jamais remis cet appel en question, je me sens confirmé dans ma vocation... et je suis heureux d'être prêtre!

---

### Conclusion

Au terme de cette lettre pastorale collective, il m'est agréable de citer les propos de Sa Sainteté le pape Jean-Paul II concluant sa magnifique autobiographie « Ma Vocation don et mystère »:

« Je ne puis terminer ces réflexions, en l'année de mon jubilé d'or sacerdotal, sans exprimer au Maître de la moisson ma plus profonde gratitude pour le don de la vocation, pour la grâce du sacerdoce, pour les vocations sacerdotales dans le monde entier. Je le fais en union avec tous les évêques, qui partagent la même préoccupation pour les vocations et qui vivent la même joie lorsque leur nombre augmente. Grâce à Dieu, une certaine crise des vocations sacerdotales dans l'Église est en voie de solution. Tout nouveau prêtre apporte une bénédiction spéciale: 'Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur'. De fait, c'est le Christ lui-même qui vient en chaque prêtre. Si saint Cyprien a dit que le chrétien est un 'autre Christ' -'Christianus alter Christus'-, à plus forte raison on peut dire: Sacerdos alter Christus. Puisse Dieu aider les prêtres à rester conscients du

don qu'ils ont reçu et à le mettre en oeuvre activement. Puisse-t-il susciter chez de nombreux jeunes une réponse prompte et généreuse à son appel à se dépenser totalement pour la cause de l'Évangile. Ce sera bénéfique pour les hommes et les femmes de notre temps qui ont tant besoin de sens et d'espérance. »

C'est ce même don et ce même mystère qu'au long de cette lettre, nous avons contemplé à l'oeuvre au coeur de notre Église. Notre regard s'est porté tantôt sur l'appelant, -Dieu qui choisissait, qui formait, qui soutenait, qui envoyait et qui faisait porter des fruits abondants-, tantôt sur l'appelé, -le jeune choisi de toute éternité, le jeune répondant à l'appel discerné, le jeune gravissant les diverses étapes de formation vers le sacerdoce, le prêtre exerçant pour Dieu et pour le monde entier la mission confiée-, tantôt sur la famille et la communauté chrétienne, -intercédaient auprès de Dieu et soutenant l'appelé de tous ses moyens tant spirituels et moraux que matériels et financiers-. Mais partageons-nous la vision positive du Saint-Père ? La crise des vocations est-elle chez nous en voie de solution ? Si non, comment pourrait-elle le devenir ? Si oui, quelle action de grâce faisons-nous monter vers le Seigneur ?

Les témoignages que nous venons de lire, n'étaient pas tournés vers les activités apostoliques mais davantage ravis à l'appel fondamental de Dieu qui a changé la vie de nos frères prêtres et qui les a rendus disponibles à l'ensemble du Peuple de Dieu. Cependant, contemplation, prière, prédication, accueil, célébration des sacrements, visites, administration, collaboration, collégialité, travail quotidien constituent autant de facettes d'une réponse concrète à cet appel merveilleux de Dieu. Un Oui quotidien! Un Oui à collaborer à bâtir le Royaume de Dieu! Une réponse d'amour à un appel d'amour, en vue de la construction du Corps du Christ! Un Oui pour répondre aux besoins spirituels et pastoraux de nos frères et soeurs! Un Oui qui rejoint la réponse amoureuse de Pierre à l'appel de Jésus Ressuscité: « Oui, tu sais bien que je t'aime! » – « Sois le Pasteur de mes brebis! »

Pour nous permettre de passer d'une simple lecture à un véritable engagement, je nous pose ici cinq petites questions:

- a) Quel regard portons-nous sur les prêtres de notre Église ?  
Quel soutien leur apportons-nous ?
- b) Comment se traduit chez nous le souci d'une relève presbytérale de qualité ?
- c) Quel encouragement, quelle solidarité manifestons-nous à l'égard des responsables de la formation presbytérale ?
- d) Quelle attention continue donnons-nous aux personnes, jeunes ou moins jeunes, qui pourraient devenir prêtres ?
- e) Quels prêtres et quel type de prêtre aurons-nous contribué à former face aux besoins actuels de notre monde, en ce début du troisième millénaire ?

Chers frères prêtres, volontiers je reprends pour vous ces mots de l'hymne pour la liturgie des Apôtres: « Hommes du large, jetez en nous le désir de Dieu et relancez notre marche! »

Soeurs et frères de l'Église diocésaine d'Edmundston, que l'Esprit de la Pentecôte qui anime toute prière, nous rende pleins de reconnaissance pour les prêtres d'hier et d'aujourd'hui et nous fasse redire: « Suscite au coeur de tous les baptisés le désir de mettre leurs dons et leurs talents au service les uns des autres. Ainsi tu feras de notre Église une bonne terre où germeront les semences de ton Royaume de justice, d'amour et de paix. »

Que la Vierge Marie et son divin Fils nous combent d'abondantes bénédictions.

*+ François Thibodeau ym*

+ François Thibodeau, c.j.m.  
Évêque d'Edmundston